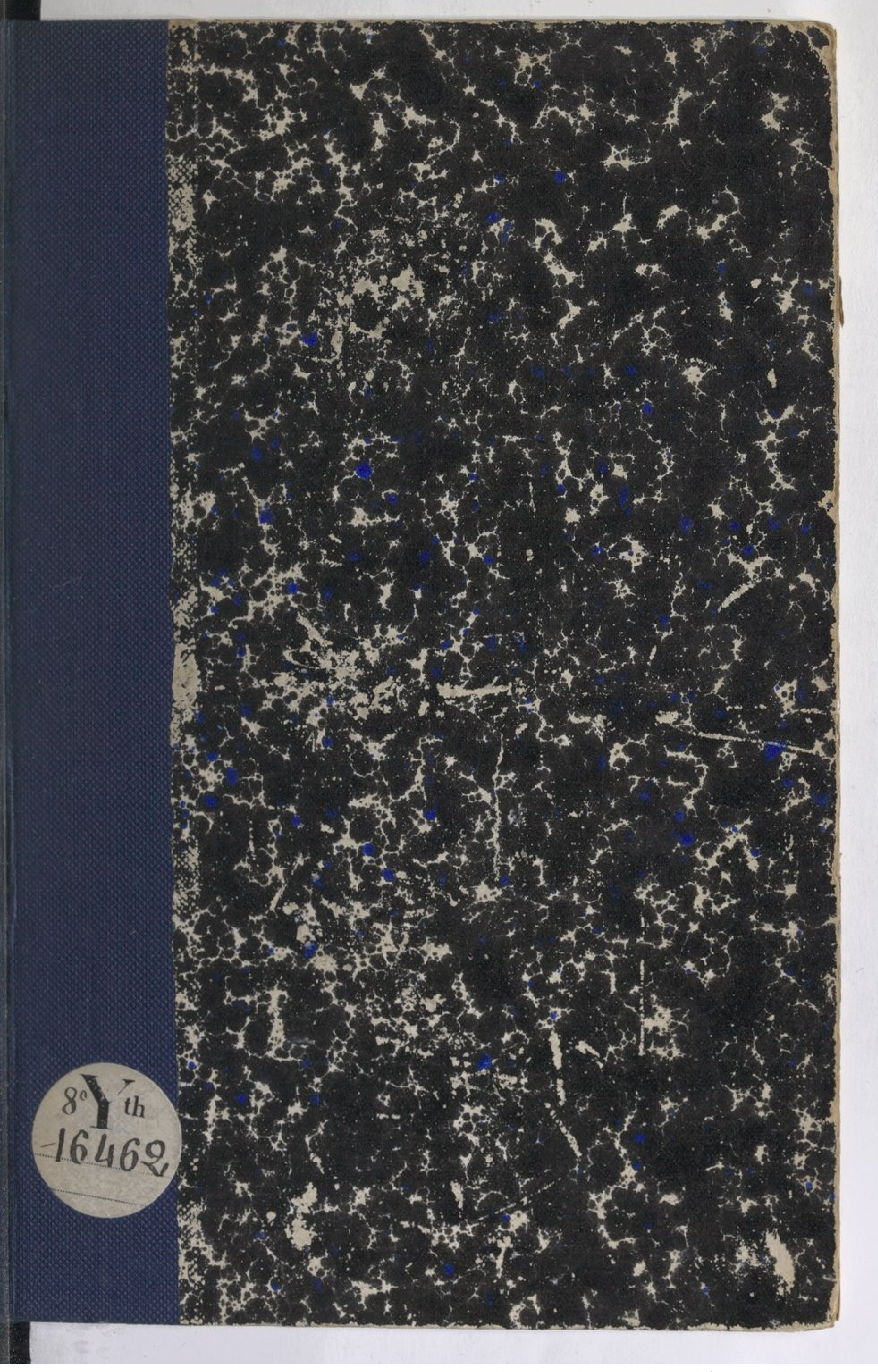
Le Siège de Calais, tragédie... par M. de Belloy. (Paris, par les Comédiens Français ordinaires du Roi, 13 février [...]



Belloy, Pierre Laurent de (1727-1775). Le Siège de Calais, tragédie... par M. de Belloy. (Paris, par les Comédiens Français ordinaires du Roi, 13 février 1765.). 1765.



# LE SIÉGE DE CALAIS, TRAGÉDIE,

DÉDIÉE AU ROI,

Par M. DE BELLOY;

*Représentée pour la premiere fois, par les Comédiens Français ordinaires du Roi, le 13 Février 1765.*

SUIVIE DE NOTES HISTORIQUES.

---

*Vestigia Græca*
*Ausi deserere & celebrare domestica facta.* Hor.

---

NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. D. CC. LXV.
*Avec Approbation & Privilège du Roi.*





# AU ROI.

IRE,

De tous les Peuples de la Terre, le vôtre est celui qui sait le mieux aimer; & vous êtes le Roi qu'il a jugé le plus digne de son amour. Père de la Patrie, daignez agréer un Ouvrage entrepris pour elle. Ce Drame, tout faible qu'il doit paraître, a été l'occasion des nouveaux témoignages de tendresse mutuelle que la France & son

*Maître viennent de se donner. Dès que l'on parle à ma Nation de ce zèle ardent qui l'a toujours enflammée pour ses Souverains, avec quel secret plaisir, avec quels doux transports tous les cœurs se tournent vers* VOTRE MAJESTÉ! *Calais a rappellé Metz : époque à jamais attendrissante, devenue l'éloge immortel du Monarque & de son Peuple. Ah!* SIRE, *que vous sentez vivement tout ce que méritent de tels Sujets! Mais aussi que ne doit pas attendre d'eux un Prince qui leur fait adorer sur le Thrône l'âme la plus vertueuse de son Empire? Le cri public ajoûte, la plus modeste : & ce mot m'avertit que le silence est mon devoir.*

*Je suis, avec la vénération profonde que je dois à Votre Personne Sacrée, & la reconnaissance respectueuse qu'exigent vos bienfaits,*

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéissant
& très-fidèle Sujet,
DE BELLOY.

# PRÉFACE.

VOICI peut-être la première Tragédie Françaiſe où l'on ait procuré à la Nation le plaiſir de s'intéreſſer pour elle-même. J'ai dû à cet avantage de mon Sujet un ſuccès que je n'aurais pu mériter à d'autres titres. Les Étrangers ſe demandent comment il eſt poſſible que, chez un Peuple qui eſt en poſſeſſion depuis plus d'un ſiècle de l'emporter ſur tous les autres Peuples dans l'Art Dramatique, on ait ſi peu puiſé dans ſon Hiſtoire les Sujets dont on a enrichi ſon Théâtre. Le Grand-Homme qui, depuis quarante années, ſoutient la gloire de la Scène Françaiſe avec tant d'éclat, eſt le ſeul qui y ait fait entendre quelquefois des noms chers à la Patrie. Mais un intérêt National, fondé ſur un évènement purement hiſtorique, était encore un Sujet que le Sophocle Français n'avait pas traité.

Cependant la plûpart des Tragédies Anglaiſes ſont tirées de l'Hiſtoire d'Angleterre. Les Grecs n'empruntaient guères aux Étrangers les grandes actions qu'ils célébraient dans leurs Drames. Nous voyons ſingulièrement dans la Tragédie des *Perſes*, dans celle des *Suppliantes*, & dans celle d'*Oedipe à Colonne*, que la gloire des Athéniens y fut le premier objet d'Eſchile, de Sophocle & d'Euripide. Mais les Grecs n'avaient pas eu avant eux d'autres Peuples célèbres, & ſurtout des Romains, dont l'Hiſtoire pût leur fournir, comme à nous, tant d'évènemens dignes du Cothurne.

D'ailleurs, on a grand ſoin dans notre enfance de nous inſtruire auſſi peu de notre Hiſtoire que de notre langue. Nous ſavons exactement tout ce qu'ont fait Céſar, Scipion, Titus : Nous ignorons parfaitement les actions les plus fameuſes de Charlemagne, de Henri IV, du Grand Condé. Demandez à un Enfant qui ſort du Collége, quel fut le Général vainqueur à Marathon ou à Trébie ; il vous répondra ſur le champ. Demandez lui quel Roi ou quel Général Français gagna la bataille de Bovines, d'Ivri, de Fornoue, ou de Ravenne ; il reſtera muet.

Imitons les Anciens en nous occupant de nous-mêmes : & ſans vanité, nous en valons bien la peine. Que le brave *Euſtache de Saint-Pierre* n'était-il bourgeois d'Albe ou de Préneſte ? tous les Poëtes de la République Romaine auraient chanté ſon courage intrépide. Ils ne ſe feraient pas embaraſſés ſi le nom de ce généreux Citoyen pouvait prêter au ridicule. Les Romains ne riaient pas quand on leur nommait *Régulus*, dont le nom cependant ne devait pas être bien majeſtueux à Rome, puiſqu'il ſignifie un *Roitelet*. Accoutumons-nous à dreſſer des monumens aux vertus de nos Compatriotes. C'eſt en excitant la vénération de la France pour les Grands-Hommes qu'elle a produits, qu'on parviendra à inſpirer à la Nation une eſtime & un reſpect pour elle-même, qui ſeuls peuvent la rendre ce qu'elle a été autrefois. L'ame eſt entraînée par l'admiration à imiter les Vertus, ſur-tout quand elle ne les voit pas abſolument hors de ſa portée. Qu'on ne diſe plus ſans ceſſe en ſortant de notre Théâtre ; les Grands Hommes que je viens de voir repréſen-

ter étaient Romains, je ne ſuis pas né dans un Pays où je puiſſe leur reſſembler : Mais que l'on diſe au moins quelquefois ; je viens de voir un Héros Français, je puis être Héros comme lui.

Voilà le nouveau genre que je deſirais de voir introduit ſur notre Scène, & que j'ai eu le bonheur de faire goûter à ma Nation. Le premier de mes vœux, celui qui ſera le plus facilement rempli, c'eſt de me voir ſurpaſſé dans la nouvelle carrière où je ſuis entré. Les graces que le Roi a daigné répandre ſur moi, les bontés dont le Public m'accable, ne doivent être regardées que comme un encouragement qu'ils donnent à ceux qui ſont en état de les mériter mieux. J'ai voulu être utile à ma Patrie : elle m'a ſû gré du projet ; que ne doivent pas attendre les Génies heureux qui l'exécuteront ? Du moins ai-je donné occaſion aux Français de prouver encore aux Étrangers que la légereté de notre eſprit n'ôte rien de la force de notre ame ; & qu'il ne faut qu'une étincelle pour enflammer à l'inſtant ces ſemences de feu que nous portons toujours au fond du cœur. Je crois bien connaître ma Nation, je l'ai bien étudiée : Voilà pourquoi je l'aime ſi paſſionnément.

Venons au ſujet particulier de cette Tragédie. Je le regarde comme un des plus grands évènemens de notre Hiſtoire. La Couronne de France diſputée à l'Héritier légitime par le Monarque le plus illuſtre que l'Angleterre ait vu ſur ſon Thrône ; la politique profonde & inſinuante de l'ambitieux Édouard qui déployait tous ſes talens & toutes ſes graces pour ſéduire les Grands & le Peuple : la généreuſe réſiſtance des Citoyens de Calais, que les ar-

mes ni les bienfaits ne purent vaincre : le courage héroïque de ces six Bourgeois, qui se dévouerent au supplice pour la gloire de l'État, pour le salut de leurs Concitoyens, & pour le soutien des Loix fondamentales de la Monarchie : Voilà sans doute les plus belles sources de ce Pathétique sublime qui pénètre l'ame sans l'amollir, & qui l'élève en l'attendrissant. Je suis très-surpris qu'aucun de nos Grands Maîtres ne se soit emparé avant moi d'un champ si vaste & si fertile. Eh ! que de beautés n'en aurait pas tiré le Génie profond de l'Auteur de Cinna, ou le Génie brillant de l'Auteur de Brutus ! La force du Sujet a soutenu ma faiblesse : l'amour de la Patrie a donné à mon ame un essor qui l'a élevée au-dessus d'elle-même. Tout mon mérite, s'il y en a quelqu'un dans cet Ouvrage, a été de me bien pénétrer de mon Sujet & de l'appercevoir dans toute son étendue.

Ceux qui n'avaient pas approfondi cette époque si intéressante de notre Histoire, n'attendaient dans ma Tragédie que la peinture d'une action courageuse, faite dans un Siége ordinaire, pour dérober au ressentiment du Vainqueur un Peuple malheureux & soumis. Sous ce point de vue même le Sujet offrait déjà de grandes beautés. Et c'est ainsi qu'il a été présenté par tous nos Historiens, & par le Roman ingénieux que l'on relit encore avec tant de plaisir. Mais lorsque je regardai cette action dans son principe, dans ses suites, & entourée, pour ainsi dire, de tout l'appareil de ces circonstances ; je conçus une bien plus haute idée de mon Sujet, & des richesses qu'il semblait me prodiguer de toutes parts. Je m'applaudis sur-tout d'y voir réunis ces deux objets

utiles que le Citoyen de Genève, & l'Auteur du Journal Étranger se plaignaient de ne rencontrer dans aucune de nos Tragédies : je veux dire la peinture des mœurs de notre Nation, & l'avantage de lui faire aimer, par cette peinture même, ses Loix & son Gouvernement.

Je commençai donc par défendre à mon imagination de travailler au plan de la Pièce. Il aurait été bien mal-adroit, dans un Ouvrage qui devait être entrepris pour l'honneur de la Nation, de prêter aux Français des exploits imaginaires ou des vertus supposées. Je voulus que les évènemens, même épisodiques, fussent tirés de l'Histoire : & je trouvai heureusement dans les tems voisins de ce fameux Siége, quelques faits qui pouvaient se marier avec l'action principale.

Tel est l'Episode du Comte d'Harcourt. Ce Seigneur qui commandait la première ligne de l'Armée Anglaise à la journée de Créci, trouva mort sur le champ de bataille son frère Louis ou Jean d'Harcourt, qui combattait contre lui pour les Français. Il fut tellement frappé de ce malheur terrible, qu'il abandonna le Camp d'Edouard & vint se jetter aux pieds de Philippe de Valois, qui lui pardonna. J'ai reculé de quelques mois ce fait si intéressant, pour le lier à mon Sujet ; & j'ai cru que les remords violens de ce Seigneur rebelle formeraient un contraste agréable avec la vertu tranquille des fidèles Bourgeois de Calais.

Les propositions qu'Edouard fait à la Fille du Comte de Vienne, pour l'attirer dans son parti elle & son père, ne lui ont pas été faites réellement; puisque le personnage d'Aliénor est le seul que

l'imagination ait placé dans ma Pièce. Mais ce Prince avait négocié & même conclu de pareils traités avec plusieurs Grands du Royaume, notamment avec Godefroi d'Harcourt. Il avoit gagné le Comte d'Eu, Connétable de France : & que pouvait-il avoir promis à un homme revêtu de la première charge de l'État, si ce n'est le rang de Vice-Roi, ou de Lieutenant-Général du Royaume, qu'il avait déjà offert au Duc de Brabant ?

Je pourrais donc dire de cette Pièce, ce que le grand Corneille a dit de sa Tragédie de la Mort de Pompée, qu'il n'y a gueres de Drame *où l'Histoire soit plus conservée & en même tems plus falsifiée*. En général tous les évènemens de ma Tragédie sont vrais, mais ils sont souvent revêtus de circonstances différentes de celles qui les ont réellement accompagnés. On sait que c'est-là le droit de la Poësie Dramatique. Une Tragédie n'est pas une Histoire. Le Poëte est obligé de plier les faits historiques aux regles du Théâtre : & cela est peut-être plus difficile que de créer une fable nouvelle que l'on peut remanier à son gré & selon ses besoins. Aussi avouerai-je avec franchise que, tout simple que puisse paraître le plan de cette Pièce, il m'a beaucoup plus coûté que celui de Zelmire.

Quelques personnes trouveront extraordinaire que je n'aye point fait paraître le Gouverneur de Calais. Jean de Vienne * était, je l'avoue, un des

* La Maison de Vienne est une des plus anciennes de Bourgogne : on sait par quels noms glorieux on y distinguait autrefois trois illustres Familles : *les Nobles de Vienne*, *les Preux de Vergi*, & *les Barons de Beaufremont*. Le Fils de

plus braves & des plus habiles Officiers de ſon tems : mais la valeur & la prudence qu'il avait fait briller pendant le cours du Siége, devinrent des vertus inutiles au moment de la capitulation. Edouard voulut que le Gouverneur & la Garniſon reſtaſſent priſonniers de guerre ; & ſa colere ne demanda le ſang que des ſeuls Bourgeois. Il aurait donc été très-peu avantageux de faire paraître Vienne, uniquement pour conſoler ou exhorter les Héros de Calais, qui n'avaient beſoin ni de conſeil ni d'encouragement. J'aurais pû feindre peut-être qu'il ſe voulût dévouer avec eux : mais c'était contredire trop formellement une Hiſtoire ſi connue. D'ailleurs Jean de Vienne, en ſe dévouant le premier, aurait ôté tout le mérite de cette action héroïque au généreux Euſtache de Saint-Pierre, qu'il ſerait odieux de priver d'une gloire ſi légitime : Et Vienne, ſe dévouant en ſecond, eût été un perſonnage dégradé : on aurait pu dire avec raiſon qu'il devait donner l'exemple & non le recevoir. J'ai trouvé plus à propos de me borner à parler de lui comme en parle l'Hiſtoire, & de ne le point montrer dans un moment où ſa vertu ne pouvait point agir. Je lui ai donné une Fille qui le remplace à quelques égards, & qui n'étant pas liée par les mêmes devoirs, peut paraitre plus grande que lui, même en faiſant moins qu'il n'aurait fait.

On m'a reproché d'avoir employé pour vaincre la fureur d'Edouard, un autre reſſort que celui de l'Hiſtoire. Mais ſi j'ai conſervé à la Reine

---

Jean de Vienne, Gouverneur de Calais, fut Amiral de France. Cette Tige fameuſe a encore des rejettons dignes d'elle & de leur Patrie.

d'Angleterre l'honneur d'avoir demandé la grace des Bourgeois de Calais, je n'ai pû mettre ce fait en action, ni en faire le dénouement de ma Pièce : parce que le Personnage de la Reine ne pouvait jamais être lié dans l'intrigue ; & qu'un Rôle, comme celui de Livie dans Cinna, n'aurait sûrement pas été du goût de notre siècle. J'ai cru ne pouvoir mieux faire que d'employer contre la colere d'Edouard cette ressource si touchante dont se sert Priam, dans Homere, pour attendrir l'impitoyable Achille. Imitation qui m'a paru d'autant plus heureuse, que les circonstances rendent ce moyen plus fort sur le cœur d'Édouard qu'il ne pouvait être sur celui d'Achille même. Pelée n'avait que l'âge de commun avec Priam ; le Sort ne lui avait jamais fait éprouver des malheurs semblables à ceux dont gémissait le Roi de Troie. Ici Édouard s'est trouvé à-peu-près dans la même situation que le Fils d'Eustache de Saint-Pierre. C'est cette conformité intéressante qui m'a fait saisir avec joie l'occasion de mettre sur la Scène un des morceaux les plus pathétiques de toute l'Iliade. Il est même encore surprenant que l'on ne m'ait pas prévenu depuis que l'on fait des Tragédies, & surtout dans celle où nous avons vu représenter Priam redemandant à Achille le corps d'Hector [*].

Il y a des gens qui ont prétendu que cette imitation d'Homère affaiblissait la fin de ma Pièce ; qu'Édouard se rendait trop tard ; que le seul retour des

[*] Cette Pièce fut jouée il y a cinq ans. M. Chabanon vient de donner une Tragédie en un Acte, intitulée *Priam au Camp d'Achille*, dans laquelle toute cette scène de l'Iliade est rendue avec la force & la vérité de l'Original : mais *le Siége de Calais* était fait un an avant que la Pièce de M. Chabanon fut imprimée.

Bourgeois devait le déterminer à la clémence; & que l'image de ſon Père mourant était un petit moyen. Le reſſort de la Nature un petit moyen ! Je ne conçois rien à cette façon de ſentir. Il me paraît que ce n'eſt pas connaître la marche du cœur humain, que de vouloir qu'Édouard ſe rende à une action de générolité, moins ſublime que celles auxquelles il a réſiſté depuis le commencement de la Pièce. Car il y avait bien plus d'héroïſme aux ſix Bourgeois de s'être dévoués quand rien ne les y forçait, quand ils pouvaient attendre ſans honte la déciſion du Sort; qu'il n'y a de grandeur à ſe remettre dans les fers, quand ils ſavent qu'on les en a délivrés par un artifice, qu'ils ne pouraient pas ſeconder ſans infamie. Je crois donc que l'ame violente d'Édouard s'étant roidie longtems contre le ſentiment de la généroſité, ce ſentiment devient un reſſort uſé qui n'a plus de priſe ſur elle. Au lieu qu'elle peut céder tout-à-coup à un autre mouvement imprévu, peut être plus faible en lui-même, mais que la ſeule nouveauté rend plus fort pour le moment. Ainſi Achille n'eſt que ſurpris, qu'interdit à l'aſpect de Priam, qui vient ſeul au milieu d'un camp Ennemi baiſer les mains ſanglantes du meurtrier de ſon Fils: mais à ces mots, *Achille, ſouvenez-vous de votre Père;* il eſt attendri, les larmes coulent de ſes yeux cruels: Voilà la Nature. Homère en eſt le plus grand Peintre.

A l'égard des critiques que l'on a faites contre le fond de cette Pièce, en ſoutenant que ce n'eſt pas une Tragédie, que les caracteres n'en ſont point tragiques, & qu'elle eſt contre toutes les regles du Théâtre; j'avouerai que j'ai quelque honte de ré-

ſuter des idées auſſi évidemment fauſſes. Quoi ! l'action de ces ſix généreux Citoyens qui ſe dévouent à la mort pour ſauver leurs Compatriotes ; ce pathétique qui ſuit par-tout leur Héroïſme ; ces larmes d'admiration qu'ils arrachent à quiconque lit leur Hiſtoire ; tout cela n'eſt point tragique ? Ce ſerait un grand malheur pour notre Art, ſi l'on n'y voulait plus admettre ce genre d'admiration, ce genre de Corneille, dont l'impreſſion eſt auſſi forte & plus agréable que celle des autres genres. Il n'y a perſonne qui ne ſe ſache plus de gré de pleurer à la mort héroïque de Guſman, ou à ces mots, *ſoyons amis, Cinna ;* qu'à la reconnaiſſance de Rhadamiſte, ou à l'aſſaſſinat de Zopire.

Je vois que depuis quelques années on répand dans des Préfaces & dans des Journaux, que la Tragédie n'eſt faite que pour le développement des paſſions. Quand cette erreur ſerait une vérité, l'amour de la Patrie, porté juſqu'à l'enthouſiaſme, devrait être mis au rang des grandes paſſions :

*Paſſion des grands cœurs, Amour de la Patrie.*

Voltaire.

Mais ceux qui débitent cette Morale, rétréciſſent bien cruellement la Sphère de l'Art Dramatique. Les anciens Grecs, les Français du dernier ſiècle diſaient que la Tragédie doit développer les *Sentimens*, & non pas les ſeules paſſions. Auſſi n'y a-t-il aucune paſſion dans l'Oedipe de Sophocle, ni dans l'Athalie de Racine. Eſt-ce par les paſſions que le caractère de Mérope, ou celui du vieil Horace, émeuvent ſi puiſſamment l'ame des Spectateurs ?

Il y aurait bien des choſes à dire ſur tous les dogmes nouveaux que l'on débite aujourd'hui. Chacun ſe fait ſa petite Poëtique particulière. On veut réduire la vaſte carrière de l'Art, au petit coin que l'on y occupe. On s'attache à une branche, & on prétend qu'il n'y en a point d'autre. On juge les Tragédies de ſes Confreres d'après la derniere Tragédie que l'on a faite ſoi-même. Je n'entends rien à cette Logique. Plus j'ai étudié nos Grands-Maîtres, plus j'ai voulu approfondir mon Art : & plus j'en ai découvert l'immenſe étendue.

Je ſens qu'il devient abſolument néceſſaire de ramener les eſprits du Public dont *le goût eſt égaré par tous nos Raiſonneurs* *. Je me propoſe de donner inceſſamment un Ouvrage ſur la Tragédie ; dans lequel, en rappelant les grands exemples qu'on cherche à faire oublier, je tâcherai de raffermir les principes fondamentaux que l'on ébranle à force de diſcuſſions. Cet Ouvrage eſt le fruit de douze années d'étude ; & j'eſpere y prouver que je ſais auſſi bien les règles du Théâtre que les Auteurs qui m'accuſent de les ignorer. En attendant je peux dire à pluſieurs autres de mes Critiques ce que Racine diſait, d'après un Ancien, à des Courtiſans qui ſoutenaient qu'une de ſes Tragédies bleſſait toutes les Regles : *A Dieu ne plaiſe que vous ſoyez jamais ſi malheureux, que de ſavoir ces Règles-là mieux que moi.*

---

* Ce ſont les termes d'une Lettre de M. de Voltaire à M. de Belloy.

Au reste, je ne suis pas assez aveugle pour prétendre que ma Tragédie soit sans défauts. Mais quand elle serait aussi voisine de la perfection, qu'elle en est éloignée ; je prétendrais encore moins qu'elle dût plaire à tout le monde. Phèdre, le Chef-d'œuvre du Génie, fut sifflée par le Duc de Nevers & par Madame Deshoulieres. C'étaient cependant des Personnes de beaucoup de mérite, des Beaux-Esprits très-célèbres dans leur tems. Mais ce n'est pas le Bel-Esprit, c'est le Sentiment qui doit juger le Génie. Pour moi, trop faible Disciple de Racine, je n'aspire pas follement à me voir mieux traité que mon Maître. Au contraire, je me tiendrai fort honoré si je parviens à mériter des Censeurs aussi illustres que les siens.

*Fin de la Préface.*



LE SIÉGE

# LE SIÉGE DE CALAIS.

## PERSONNAGES.

ÉDOUARD III. *Roi d'Angleterre.*

GODEFROI DE HARCOURT, *l'un des Généraux de l'Armée Anglaiſe.*

ALIÉNOR, *fille du Comte de Vienne, Gouverneur de Calais.*

MAUNI, *Chevalier Anglais.*

LE COMTE DE MELUN, *Chevalier Français.*

EUSTACHE DE SAINT-PIERRE *Maire de Calais.*

AURELE, *ſon Fils.*

AMBLÉTUSE, *Bourgeois de Calais.*

UN OFFICIER Anglais.

TROUPE DE CHEVALIERS Anglais.

TROUPE DE BOURGEOIS de Calais.

UN HÉRAULT D'ARMES.

GARDES d'Édouard.

*La Scène eſt à Calais.*

Les trois premiers Actes & le cinquième ſe paſſent dans la Salle d'Audience du Palais du Gouverneur: le quatrième, dans la Priſon qui eſt un ſouterrain du même Palais.



# LE SIÉGE DE CALAIS, TRAGÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

EUSTACHE DE SAINT-PIERRE, AMBLÉTUSE.

SAINT-PIERRE.

Quoi! le Comte de Vienne est sorti de Calais,
Et son ordre, avec vous, m'enchaîne en son Palais!
Il combat pour nos jours; & sa prudence active
Borne à des soins obscurs notre valeur oisive!

Prêts à voler ſoudain aux Poſtes menacés,
Au centre de nos murs ſon choix nous a placés :
Mais l'Anglais, prodiguant de trompeuſes allarmes,
Pour affaiblir nos coups, a diviſé nos armes.
O Patrie ! . . . . ô tourment pour un vrai Citoyen !
Je vois ton ſang verſé, ſans y mêler le mien !
De ce fier Gouverneur la funeſte vaillance
Toujours aux grands périls réſerve ſa préſence.

AMBLÉTUSE.

O Maire de Calais, modérez vos douleurs;
L'abſence des dangers afflige nos deux cœurs;
Mais vous avez un fils, que Vienne vous envie,
Qui peut au champ d'honneur mourir pour la Patrie :
Près de Vienne & d'Harcourt, par ſes exploits naiſſans,
L'éclat de ſa jeuneſſe honore vos vieux ans.
Pendant ce Siége affreux, ſon zèle & ſon courage
De notre délivrance ont commencé l'ouvrage :
Quel bonheur, ſi ce jour conſommant nos travaux,
Joignait ſon nom vainqueur aux noms de nos Héros;
S'il obtenait ce prix, le plus flatteur peut-être,
Le plus cher aux Français, l'eſtime de ſon Maître !

SAINT-PIERRE.

Généreux Amblétuſe, en vain à ma douleur
D'un avenir ſi doux tu préſentes l'erreur :

Par un trouble inconnu, malgré moi, je rejette
L'image d'un bonheur que mon ame ſouhaite.

AMBLÉTUSE.

Quoi! vous déſeſpérez du ſort de ce combat?

SAINT-PIERRE.

J'eſpere tout, ami, des deſtins de l'État.
Malheur aux Nations qui, cédant à l'orage,
Laiſſent par les revers avilir leur courage;
N'oſent braver le Sort qui vient les opprimer,
Et, pour dernier affront, ceſſent de s'eſtimer.
De notre eſpoir encor rien ne tarit les ſources;
C'eſt par les grands malheurs qu'on apprend ſes reſ-
ſources.
Je pourrai, dans ce jour, périr avec mon fils;
Mais ma mort peut ſervir au bien de mon Pays:
Et ſi nos Citoyens tiennent tous ce langage,
Du ſalut de l'État c'eſt le plus sûr préſage.

AMBLÉTUSE.

Ils ont appris de vous à triompher du Sort;
Croyez qu'ils béniraient leur chûte avec tranſport,
Si Calais, en tombant, pouvait ſauver la France.

SAINT-PIERRE.

C'eſt-là, je l'avouerai, ma plus ferme eſpérance.
Je doute qu'en nos murs nous voyons introduit

Le ſecours qu'à grands pas le Roi même y conduit?
Peut-il forcer ce Camp d'étonnante ſtructure,
Ce chef-d'œuvre de l'Art ſervi par la Nature;
Qui, nous environnant d'immenſes boulevards,
Forme un autre Calais autour de nos remparts?
Comment Vienne & le Roi, que l'Ennemi ſépare,
Se concerteront-ils pour l'aſſaut qu'on prépare?
Du Vainqueur de Créci le fatal aſcendant
Du ſuccès d'Édouard eſt le triſte garant
En vain Louis d'Harcourt à Valois ſi fidèle,
Contre un Frere proſcrit vient ſignaler ſon zèle:
Ce coupable Héros, ce bouillant Godefroi,
Long-tems l'eſpoir des Lys, aujourd'hui leur effroi,
Bravant de nos Guerriers l'imprudence hardie,
Accable la Valeur ſous l'effort du Génie:
Pour ſes yeux pénétrans l'Art n'a plus de ſecrets;
La France doit ſa perte aux talens d'un Français.

AMBLÉTUSE.

Des brigues de la Cour quel effet déplorable!
Ce fut en l'outrageant qu'on le rendit coupable.
Innocent & plongé dans l'horreur des cachots,
La ſeule excuſe, hélas! des erreurs d'un Héros,
La vengeance, égara ſon ardente jeuneſſe:
L'exil accrut encor cette ſanglante ivreſſe:

Aux rigueurs du Miniſtre oppoſant l'attentat,
Un ſeul homme opprimé fit les maux de l'État.

SAINT-PIERRE.

J'entends toujours gronder ces foudres mugiſſantes,

AMBLÉTUSE.

L'écho des Mers répond ſous nos voûtes tremblantes.

SAINT-PIERRE.

Eh! que peut déſormais tout l'effort d'un grand cœur
Contre les noirs Volcans d'un airain deſtructeur,
Qui ſemble renfermer le dépôt du Tonnerre,
Et dont le ſeul Anglais effraye encor la Terre:
Mais qui, des Nations règlant bientôt le ſort,
Dans le Monde étendra l'empire de la Mort?
Monument infernal d'un ſiècle d'ignorance,
Où l'art de ſe détruire eſt la ſeule ſcience.
Grand Dieu, c'eſt pour punir les crimes des Humains
Que du feu de l'Enfer tu viens d'armer nos mains:
Et tu peux t'en remettre à nos cœurs ſanguinaires
De rendre ce fléau plus mortel à nos Frères.
Amblétuſe, le bruit eſt ſoudain ſuſpendu.

AMBLÉTUSE, *après avoir écouté un moment.*

O ſilence effrayant!

SAINT-PIERRE.

Ami, tout eſt perdu.

Je ne vois point flotter l'étendart de la gloire,
Qui devait, fur la Tour, m'annoncer la victoire.

AMBLÉTUSE.

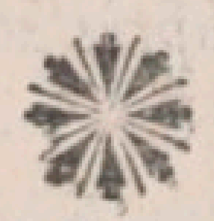
Il n'en faut point douter, nos Guerriers font vaincus.

SAINT-PIERRE.

S'il eft vrai, je friffonne... Ah! mon fils n'eft donc plus.
Il n'a jamais fu fuir : fa chaleur indifcrette
Voit comme un déshonneur la plus fage retraite:
Il eft mort; & mes pleurs... Que fais-je? O mon Pays,
Quand je t'aurai fauvé, je pleurerai mon fils.
Amour de la Patrie, ô pure & vive flâme,
Toi, Mère des vertus; toi, l'âme de mon âme,
Rallume dans mon fein tes tranfports généreux;
Que mes pleurs paternels foient féchés par tes feux:
C'eft mon Pays, mon Roi, la France qui m'appelle,
Et non le fang d'un Fils qui dut mourir pour elle.

(*A Amblétufe.*)

Courez à nos remparts, allez tout éclaircir.



## SCENE II.

### SAINT-PIERRE, *ſeul.*

VOICI donc le moment que j'ai ſu preſſentir !
De tant de jours cruels voici l'heure dernière ! ...
Mais elle ouvre à l'Honneur la plus vaſte carrière ;
C'eſt l'inſtant du Héros.... Rien ne paraît encor.

Digne fille de Vienne, intrépide Aliénor,
Qu'allez-vous devenir ?.... Du haut de nos murailles,
Elle a dû voir le ſort de ces triſtes batailles :
Et Vienne, qui toujours rentrait ici vainqueur,
Ne voulait point ſurvivre à ſon premier malheur.
Elle approche.

## SCENE III.

### ALIÉNOR, SAINT-PIERRE.

ALIÉNOR, *en pleurs, ſoutenue ſur une de ſes femmes.*

O mon père !

SAINT-PIERRE.

A peine elle reſpire.

Madame, eh ! quoi, vos pleurs ! ....

ALIÉNOR,

Ils doivent tout vous dire.
Si des revers plus grands pouvaient nous accabler,
Le Destin contre nous saurait les rassembler.
Le Roi, mon Père, Harcourt, d'une ardeur incroyable,
Ont assailli par-tout ce Camp si redoutable ;
J'ai vû périr Harcourt, on dit le Roi blessé,
Et mon père est captif d'un Vainqueur courroucé.
Nos soldats s'avançaient dans un calme terrible,
Soudain tonne l'airain, jusqu'alors invisible :
Et ses bouches de feu vomissent dans nos rangs
Les instrumens de mort qu'il porte dans ses flancs.
Nos braves Chevaliers, & mon père à leur tête,
De cent globes de fer ont bravé la tempête :
Quand, sous des coups mortels son coursier chancelant,
L'entraîne, & se débat sur mon père sanglant.
Plus prompts que tous mes cris, qu'ils ne pouvaient entendre,
Les Français éperdus volent pour le défendre :
Combien l'amour encore embrâsait leur valeur !
Pour leur père commun ils avaient tous mon cœur.
Mais toujours plus fatal pour les plus magnanimes,
Ce foudre inépuisable entasse ses victimes :

Et nos rangs écrafés par fes feux renaiffans,
Ne font qu'un long monceau de cadavres fumans.
Sur les reftes épars de ce vafte carnage,
Le glaive a, de la flâme, achevé le ravage:
Et des Anglais vainqueurs, en déteftant fes jours,
Mon père enfin reçoit des fers & des fecours:
C'eft au fils d'Édouard, jaloux de fa vaillance,
Qu'on dit qu'il a rendu les débris de fa lance.

SAINT-PIERRE.

Quel fort! Autant que vous je m'en dois affliger....
Mais ma bouche frémit de vous interroger,
Madame. Je fus père: ah! ce combat funefte
M'enlève-t-il encor le feul fils qui me refte?

ALIÉNOR.

Je l'ai vu, malgré lui, porté par nos foldats,
Qu'il inondait du fang qui coulait de fon bras:
Tant qu'il a pu combattre, il fut notre efpérance.

SAINT-PIERRE.

Il refpire! & fon fang a coulé pour la France!....
Double faveur des Cieux qui fe répand fur moi!
J'ai donc un fils encore à donner à mon Roi!

ALIÉNOR.

Dieu! l'admiration a fufpendu mes larmes.
O cœur vraiment Français! ô tranfport plein de charmes!

Quand Vienne me quittait pour ses devoirs cruels,
Vous remplissiez vers moi ses devoirs paternels:
Je le revois toujours dans votre ame intrépide;
Quel cœur, auprès de vous, peut être encor timide?

SAINT-PIERRE.

Je cours sur les remparts recueillir nos débris.

ALIÉNOR.

Demeurez. C'est un soin qu'Aurèle a déja pris.
L'Anglais est retiré; son camp paraît tranquille;
Tout est en sûreté sur les murs de la Ville.
Mais du sort de mon père il faut nous occuper:
Au courroux du Vainqueur pourra-t-il échapper?
Pour savoir ses destins, ma frayeur & mon zèle
Députent vers l'Anglais un Ecuyer fidèle:
Pardonnez: ses périls, présens à mes douleurs,
Ébranlent mon courage & m'arrachent des pleurs.
Vous le voyez, hélas! sage & brave Saint-Pierre,
Édouard, peu content du Thrône d'Angleterre,
Veut encor, dans Paris, hériter de nos Rois:
De sa mère, avec faste, il réclame les droits:
Valois même, à ses yeux, n'est qu'un Prince rebelle...
S'il va punir mon père en Sujet infidèle?

SAINT-PIERRE.

Édouard, des Français, cherche à gagner les cœurs,
Et non à les aigrir par d'injustes rigueurs.

Mais, si de son courroux la prompte violence
Peut sur la politique emporter la balance,
Le jeune Harcourt, qui brille entre ses favoris,
Harcourt, que votre père éleva comme un fils;
Lui, qui formant l'espoir du plus tendre hyménée,
Vit à sa noble ardeur votre main destinée;
Lui, l'Auteur de vos maux qu'il plaint au fond du cœur,
Saura fléchir ce Roi que lui seul rend vainqueur.

ALIÉNOR.

Ah! c'est le seul Français parjure à son vrai Maître,
Que j'aurais à rougir des bienfaits de ce traître!
Son nom est mon opprobre: & ses perfides mains
Ont brisé, dès longtems, tous les nœuds les plus saints:
Il outragea l'amour.... l'amour qui parle encore
Pour l'ingrat qui l'oublie & qui le déshonore.
Quand j'acceptai son cœur, il méritait le mien:
L'attrait de ses vertus fut mon premier lien:
Mes feux n'empruntaient pas ces ombres du mystère,
Des coupables amours refuge nécessaire:
Dans la simplicité d'une innocente ardeur
On ose à l'Univers avouer son vainqueur.
Soit que dans les Tournois, école de la Gloire,
Il fît le noble essai des jeux de la Victoire;
Soit que son bras, vengeur des Chrétiens avilis,

Abbatît le Croissant & relevât les Lys ;
Mes chiffres, mes couleurs ornaient toujours ses armes ;
Toujours il crut son sang trop payé par mes larmes ;
Ah! ce sang était pur. En plaignant son malheur,
L'amour était du moins consolé par l'honneur :
Mais il me faut pleurer, dans son triomphe impie,
Des exploits dont l'éclat augmente l'infamie.

---

## SCENE IV.

ALIÉNOR, SAINT-PIERRE, AMBLÉTUSE.

AMBLÉTUSE.

IL n'est plus d'espérance : & j'ai vu votre fils
Blessé, mais plus ardent, rassembler nos débris.
A travers la pâleur qui couvrait son visage,
Ses yeux étincelaient du feu de son courage.
A peine de son sang on arrête les flots,
Qu'au-devant de la Mort il retourne en Héros ;
Et du brave Mauni repoussant les bannières,
Il a, pour la retraite, assuré nos barrières.
Il voulait plus. Nos soins retiennent sa chaleur,
Imprudence excusable à sa jeune valeur.
Le voici.

## SCENE V.

ALIÉNOR, SAINT-PIERRE, AMBLÉTUSE, AURELE *le bras en écharpe, & soutenu par un Bourgeois.*

SAINT-PIERRE, *allant vers son fils & l'embrassant.*

VIENS, reçoi le prix de ton courage,
Mon cher fils. De mon sang tu fais un digne usage;
Du plaisir de le voir noblement répandu,
Sens tressaillir ce cœur de qui tu l'as reçu.

AURELE.

J'en conserve, mon père, en ces momens funestes,
Assez pour honorer & vendre cher ses restes;
Et pour tenir, peut-être, à nos fiers ennemis,
Ce qu'en d'autres combats mes essais ont promis.
De mes sens trop émus excusez la faiblesse.

(*Il s'assied; son père le serre dans ses bras.*)

Vos yeux baignent mon front de larmes d'allégresse;
Que ne puis-je en triomphe expirer dans vos bras;
Vous montrer ces remparts sauvés par mon trépas;

Donner, en vrai Français, à mon heure dernière;
Mon ſang à ma Patrie, & mes pleurs à mon Père!
(*A Aliénor.*)
Madame, ſavez-vous le nom de mon vainqueur?
Sous le bras d'un Héros je tombe avec honneur.
Je défendais Harcourt mourant ſur la pouſſière;
Un Guerrier m'a bleſſé.... J'ai reconnu ſon frère:
Dans cet inſtant fatal ils ſe ſont vus tous deux...
Jugez ſi le mourant eſt le plus malheureux.

ALIÉNOR.

Ciel! tu veux lui choiſir les plus chères victimes:
Qu'il doit être effrayé du bonheur de ſes crimes!

AMBLÉTUSE, *à Saint-Pierre.*

Ami, les Chefs du Peuple, en ce moment d'effroi,
Sur leurs derniers devoirs viennent prendre ta loi.

SAINT-PIERRE *fait ſigne qu'on les laiſſe entrer.*

(*A Aliénor.*)
Rendez-leur votre père en gouvernant leur zèle.
Que votre Sexe en vous ait toujours un modèle:
Souverain des Français, il peut tout ſur leurs cœurs.
C'eſt lui qui fait ſouvent leur gloire ou leurs malheurs;
Et lorſque les vertus ſont un droit pour lui plaire,
En aimant la Patrie, il nous la rend plus chère.
D'un Peuple ſans eſpoir éclairez la valeur;
Vous êtes ſon Oracle, il conſulte l'Honneur.

SCENE VI.

## SCENE VI.

ALIÉNOR, SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, CHEFS DES BOURGEOIS.

SAINT-PIERRE.

DÉFENSEURS de Calais, Chefs d'un Peuple fidèle,
Vous, de nos Chevaliers, l'envie & le modèle ;
Faudra-t-il, pour un tems, voir les fiers Léopards
A nos Lys usurpés s'unir sur nos remparts ?
La seconde moisson vient de dorer nos plaines
Et de tomber encor sous des mains inhumaines
Depuis que d'Edouard l'ambitieux orgueil,
Dans nos Forts ébranlés, voit toujours son écueil.
La valeur des Français dispute à leur prudence
L'honneur de tant d'exploits & de tant de constance.
Vingt fois de ses travaux comptant le dernier jour,
L'Anglais de l'autre Aurore appelait le retour ;
Et par nos murs ouverts respirant le carnage,
Sur leurs restes tombans méditait son passage :

Le jour reparaissait: & ses regards surpris
Trouvaient un nouveau mur formé des vieux débris.
Ses piéges destructeurs renversés sur lui-même,
Ce courage plus grand que son courage extrême,
L'ont enfin, malgré lui, contraint de renoncer
Aux périls, aux assauts qui n'ont pu vous lasser.
Il remit sa victoire à ces fléaux terribles,
De l'humaine faiblesse ennemis invincibles:
Nous vîmes ces fléaux, l'un par l'autre enfantés,
Multiplier la Mort dans ces lieux dévastés:
Du Ciel & des Saisons les rigueurs meurtrières,
La disette, la faim nous ont ravi nos frères;
Et la contagion, sortant de leurs tombeaux,
De ces morts si chéris fait encor nos bourreaux.
  Le plus vil aliment, rebut de la misère,
Mais, aux derniers abois, ressource horrible & chère;
De la fidélité respectable soutien,
Manque à l'Or prodigué du riche Citoyen;
Et ce fatal combat, notre unique espérance,
Nous sépare à jamais des secours de la France:
Tandis que cent vaisseaux environnant ce port,
Renferment, avec nous, l'indigence & la mort.
  Si, d'un Peuple assiégé, la dernière infortune
Ne nous avait réduits qu'à la douleur commune
De céder au Vainqueur vaillamment combattu,

J'y pourrais, avec vous, résoudre ma vertu.
Mais l'injuste Edouard nous ordonne le crime ;
Il veut qu'en abjurant notre Roi légitime,
Sur le Thrône des Lys, au mépris de nos Loix ;
Un serment sacrilège autorise ses droits :
Il prétend recevoir ses conquétes nouvelles,
En Prince qui pardonne à des Sujets rebelles.
Vous ne donnerez point, à nos tristes Etats,
Cet exemple honteux.... qu'ils n'imiteraient pas :
Vous n'irez point souiller une gloire immortelle,
Le prix de tant de sang, le fruit de tant de zèle :
Nous mourrons pour le Roi, pour qui nous vivions tous.
Choisissez le trépas le plus digne de vous :
Je vous laisse l'honneur de tracer la carrière,
Content que ma vertu s'y montre la première.

ALIÉNOR.

Citoyens, j'entrevois quel effort courageux
Attend, sans le prescrire, un Chef si généreux.
Mon père projettait un noble sacrifice......
Quel bonheur que sans lui sa fille l'accomplisse !
Ah ! j'en rends grace au Ciel. Calais fut mon berceau,
Et je veux avec vous y trouver mon tombeau.
Puisque votre valeur ne peut plus s'y défendre,
Faisons-nous un bûcher de la Patrie en cendre.

Songez que, cette nuit, le Vainqueur furieux,
Peut, au premier aſſaut, ſe voir maître en ces lieux:
De ce Peuple, épuiſé par tant de funérailles,
A peine un faible rang couronne nos murailles:
Attendrez-vous, amis, ainſi que dans Beauvais,
Que le ſoldat féroce, avide de forfaits,
Sur le ſein palpitant des femmes égorgées,
Traîne vos fils ſanglans, vos filles outragées?
Ah! prévenez le crime en cédant au malheur;
Que la Mort ſoit du moins l'aſile de l'Honneur.
Vous verrez, comme moi, vos épouſes fidèles
Encourager vos mains heureuſement cruelles,
Et preſſant dans leurs bras leurs pères, leurs époux,
Sous nos toits enflammés s'élancer avec vous.
Qu'Edouard n'ait conquis, dans une année entière,
Qu'un ſtérile monceau de cendre & de pouſſière:
Que le parjure Harcourt, confus, déſeſpéré,
Reconnaiſſe les cœurs dont il s'eſt ſéparé;
Qu'il en meure de honte: & que mon digne père
Me pleure en m'admirant... comme il pleura mon frère.
Enfin, qu'au ſein des feux qui vont nous dévorer,
Où notre gloire encor va ſe voir épurer,
Nous puiſſions dire au moins que, ſans changer de Maître,
Ceſſant d'être Français, Calais a ceſſé d'être.

AURELE.

O noble emportement ! déſeſpoir de l'Honneur
Qui ranime mes ſens & paſſe dans mon cœur
Oui, d'un œil inquiet, la France nous contemple
Et ſon ſort déſormais dépend de notre exemple :
Il faut, pour relever ſes Peuples abbatus,
Hors du terme commun leur montrer des vertus.
Pour chaſſer de nos bords ce vaillant Inſulaire,
Pour ravir notre Sceptre à ſa race étrangère ;
Prouvons lui que ſon bras peut nous anéantir,
Peut nous réduire en poudre, & non nous aſſervir.
L'Anglais nous enviera nos ſépulchres de flâme :
Si d'une faible argile il affranchit ſon âme,
S'il brave la Nature & l'oſe ſurmonter,
Notre amour pour nos Rois peut auſſi la dompter.
Courons. (*Il prend la main de ſon père & s'arrête.*)
Mais je verrai, par des flâmes cruelles,
Dévorer cette tête & ces mains paternelles !....
Je ne le verrai point, ils en frémiſſent tous......
Plus jeune, je ſaurai m'y plonger avant vous.
(*Il veut ſortir.*)

SAINT-PIERRE, *l'arrêtant.*

Demeure.... O mes amis ! c'eſt le Ciel qui m'inſpire :
Vous vivrez. J'ai ſauvé des Héros que j'admire :
Au Monarque, à l'Etat, conſervez vos grands cœurs.

*(A Aliénor.)*

Déclarons à l'Anglais vos projets deſtructeurs :
Offrons d'y renoncer, de lui rendre la Ville,
Et l'Or, & ces dépôts de richeſſe inutile ;
S'il nous laiſſe partir, Guerriers, Femmes, Enfans,
Et porter tous au Roi nos ſervices conſtans.
Je conçois, d'Edouard, la rage frémiſſante....
Pour ſauver ſa conquête, il faut qu'il y conſente.
Eh ! qu'importe à Philippe, en ſes nobles projets,
De perdre des remparts, s'il garde ſes Sujets ?
Abandonnons pour lui, nos biens, notre patrie,
Sacrifice plus grand que celui de la vie.
Son malheur nous appelle auprès de ſes drapeaux,
Oublions nos revers dans des périls nouveaux ;
Qu'il remette en nos mains aux combats exercées,
Ses remparts les moins ſûrs, ſes villes menacées :
Et qu'en nous y trouvant, les Anglais rebutés
Reconnaiſſent Calais dans toutes nos Cités.
  Madame, à ce diſcours, vous voyez que la joie,
Comme ſur votre front, dans leurs yeux ſe déploie :
Partez, brave Amblétuſe, allez en ſûreté
Au Conquérant Anglais propoſer ce traité :
Nous, annonçons au Peuple un bonheur qu'il ignore...
Quel préſent je vais faire au Maître que j'adore !

*Fin du premier Acte.*



# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'HARCOURT, *seul.*

DANS mes sens soulevés quel tumulte confus !
Je rougis de moi-même & ne me connais plus.
Cité que je remplis d'infortune & de gloire,
Contemple ton vainqueur, il pleure sa victoire.
Cher Harcourt! O mon frère, à mes yeux immolé !
O Mortel vertueux !.... à qui j'ai ressemblé,
Sans cesse, autour de moi, je vois ton Ombre errante ;
J'entends les longs sanglots de ta bouche expirante.
Que de devoirs sacrés, méconnus si longtems,
Rentrent tous dans mon âme, à tes derniers accens !
Ils frappent, par ta voix, mon oreille éperdue ;
Ton sang, de tous côtés, les retrace à ma vue.

La honte, les remords, la rage, la douleur,
Mille poisons brûlans fermentent dans mon cœur:
Et l'Amour, plus terrible en ce désordre extrême,
S'accroît par les tourmens qu'il redouble lui-même.
O toi! dont j'ai trahi la respectable ardeur,
Dont j'ai semé les jours d'amertume & d'horreur;
Si la vengeance habite en ton ame outragée,
Viens jouïr de mes maux, ils t'ont assez vengée.

---

## SCENE II.

HARCOURT, UN OFFICIER ANGLAIS.

HARCOURT.

EH! bien, qu'a-t-elle dit?

L'OFFICIER.

Elle vient sur mes pas;
Et j'ai rempli votre ordre en ne vous nommant pas.

HARCOURT.

Je brûle de la voir.... & tremble à son approche.
De ceux qu'on a trahis l'aspect est un reproche.
*(Il fait signe à l'Officier de se retirer.)*

## SCENE III.

### HARCOURT, ALIÉNOR.

ALIÉNOR.

*(Du fond du Théâtre, marchant vers le Comte, sans l'envisager.)*

SEIGNEUR, je l'avouerai, d'un Monarque vainqueur,
Je n'osais point attendre un tel excès d'honneur:
Quoi! pour me rassurer sur le sort de mon père,
Il m'envoie....

*(Harcourt se jette à ses pieds.)*

Ah! Grand Dieu! c'est Harcourt... Témérair
Qui peut donc m'exposer à l'horreur de te voir?

HARCOURT.

Le repentir en pleurs, l'amour au désespoir.
Ah! calmez un moment cette ardente colère.

ALIÉNOR.

Obéis à ton Roi: parle moi de mon père.

HARCOURT.

Edouard vous promet de respecter ses jours.

ALIÉNOR.

*( Avec joie. )*

Ah! .... je peux donc cesser d'entendre tes discours;
Adieu.

HARCOURT, *la suivant.*

Vous m'entendrez, ou ma mort est certaine;
Mon amour furieux servira votre haine.

*( L'arrêtant. )*

Demeurez, ou mon sang va rejaillir sur vous.

*( Il met la main à son épée. )*

ALIÉNOR.

Ce crime te manquait pour les couronner tous.
Malheureux, meurs encor sans réparer ta vie.

HARCOURT.

Je veux la réparer : c'est mon unique envie;
Daignez servir de guide aux aveugles transports
De ce cœur, forcené jusques dans ses remords.
Ce choc tumultueux des remords & du crime,
Va m'égarer peut-être au sortir de l'abîme :
Un regard sur moi-même obscurcit ma raison.
Opprobre de l'Amour, fléau de ma Maison,
Horreur du nom d'Harcourt dont j'ai flétri la gloire...

ALIÉNOR.

Le nom d'Harcourt flétri! lâche, oses-tu le croire?

Va, le nom des Héros, par un Traître porté,
N'arrive pas moins pur à l'Immortalité :
Leur gloire, ſur ton front repouſſant l'infamie,
Sert à mieux l'éclairer, ſans en être obſcurcie.
Ta honte eſt à toi ſeul ; & tes Fils glorieux
Oublieront ton néant, pour nommer leurs Aïeux :
Te voilà retranché d'une race immortelle,
Que déjà tu couvrais d'une ſplendeur nouvelle.
De ces fameux Harcourts les Mânes empreſſés
S'attendaient à l'honneur de ſe voir ſurpaſſés :
Ton cœur a démenti ſa promeſſe ſublime;
Tu fais de cent vertus les inſtrumens du crime.
Avec moins de talens, ton frère plus humain,
Lui qui vient de périr, peut-être ſous ta main,
Offrait à notre amour, par un rare aſſemblage,
Le Citoyen, l'Ami, le Guerrier, & le Sage :
Utile à ſa Patrie & fidèle à ſes Rois,
Ses illuſtres revers flétriſſent tes exploits :
Contre lui, contre Vienne, armant tes bras perfides,
Tes victoires étaient autant de parricides.
Achéve. Oſe, cruel, ſous ces murs malheureux,
Me voir plonger vivante en des torrens de feux :
Cueille ces vils lauriers que l'Anglais veut te vendre,
Trempés du ſang d'un frère & couverts de ma cendre.

HARCOURT.

Ah ! quels traits déchirans vous plongez dans mon ſein !
Que d'horreurs !... quoi ! mon frère expirer par ma main !
Non... Mais ſa mort me rend à l'eſpoir de ma race.
Que n'étiez-vous préſente au jour de ma diſgrace !
L'aſcendant, que ſur moi vous donnaient vos appas,
Sur le penchant du crime eût retenu mes pas.
En me privant de vous, on me rendit rebelle :
Exilé de la France & ſoupirant vers elle,
Je m'armai pour punir un Miniſtre oppreſſeur,
Pour l'en chaſſer moi-même en y rentrant vainqueur.
Ah ! de ſes fils abſens la France eſt plus chérie :
Plus je vis d'Étrangers, plus j'aimai ma Patrie.
C'eſt pour elle & pour vous que j'ai tout entrepris,
Ma valeur en vous deux voyait ſon plus doux prix :
Edouard ſut flatter mon amour, ma vengeance,
Edouard me parut le vrai Roi de la France.
Mais le trépas d'Harcourt, terraſſant ma fureur,
Vient, par un coup de foudre, éclairer mon erreur.
Sur des Morts entaſſés me frayant un paſſage,
Mon courroux pourſuivait les débris du carnage ;
Je m'entends appeler d'une mourante voix,
Je m'arrête.... O mon frère !... à mes pieds je le vois,
Me tendant une main déchirée & tremblante ;
Le ſang coule à longs flots de ſa tête fumante ;

Ses cheveux tout trempés, & sur son front épars,
Me laissent avec peine entrevoir ses regards.
» Viens, qu'au dernier soupir, viens, qu'un frère t'embrasse :
» Puisse ma mort du moins m'obtenir une grace !
» Le Roi perd un Soldat : qu'il trouve plus en toi ;
» Va lui rendre un Héros, meurs un jour comme moi.
Je l'embrasse, & son sang est lavé par mes larmes ;
Il expire... Je tombe étendu sur ses armes ;
On nous porte tous deux aux tentes des Vainqueurs.
Mes sens sont ranimés par l'excès des douleurs.
Votre nom prononcé dans ces momens terribles,
Vos dangers, le récit de vos projets horribles,
Vienne & ses durs mépris, tout, confondant mes vœux,
En a tourné vers vous le reflux orageux :
Et je sens que l'Amour, lorsque l'Honneur l'épure,
Donne encor plus de force au cri de la Nature.

ALIÉNOR.

Eh ! bien, ose venger nos maux & tes forfaits.
Je peux tout oublier... Viens délivrer Calais,
Rends un malheureux pere à sa fille tremblante,
Et la gloire, & la vie à la France expirante.
De quelle ardeur j'irais te couvrir des lauriers
Qu'un noble amour prépare aux dignes Chevaliers !

Mais hélas !... Vaine erreur ! ſonge de l'Eſpérance !
Le ſalut de Calais n'eſt plus en ta puiſſance :
La faim vient d'énerver un reſte de ſoldats,
Leurs intrépides cœurs ne trouvent plus de bras.
D'ailleurs de tous nos Chefs la promeſſe ſacrée
De ces murs, à l'Anglais, offre déjà l'entrée.

HARCOURT.

Oui, je connais l'abîme où je ſuis entraîné.
A des crimes encor par mon crime enchaîné,
La vertu m'offre en vain de tardives lumieres,
J'ai mis entr'elle & moi d'invincibles barrieres.
Mais...je puis des Français rejoindre les drapeaux....
Que dis-je ? . . . Eh ! penſez-vous qu'à mes ſermens nouveaux
L'inflexible Valois rende ſa confiance ?
Édouard a des droits ſur ma reconnaiſſance :
Sa fidèle amitié me livra ſes ſecrets :
Irai-je, contre lui, m'armer de ſes bienfaits,
Moi, qui malgré la voix de ſon Sénat auguſte,
L'ai ſeul précipité dans cette guerre injuſte ?
Ah ! le Comte d'Artois traîna juſqu'à la mort
L'horrible déſeſpoir d'un impuiſſant remord,
Et cet exemple affreux vient de montrer peut-être
L'inévitable fin de qui trahit ſon Maître.

ALIÉNOR.

Qui s'avance en ces lieux ? Je vois de toute part
Les Chefs des Citoyens . . .

HARCOURT.

C'eſt l'ami d'Édouard ;
C'eſt le brave Mauni, que cette garde annonce ;
Et qui vient de ſon Prince apporter la réponſe.

---

## SCENE IV.

ALIÉNOR, HARCOURT, MAUNI, EUSTACHE DE SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, CHEFS DES BOURGEOIS, ÉCUYERS.

MAUNI.

Rebelles, qui bravez dans Édouard vainqueur
Les droits de ſa naiſſance & ceux de ſa valeur,
Si ma main n'arrêtait les traits de ſa colère,
Les ſupplices ſeraient votre commun ſalaire ;
A la fureur du Glaive il vous livrerait tous,
Et vos toits foudroyés s'écrouleraient ſur vous.
Mais il dédaigne enfin une foule inſenſée,
Qui court à ſa ruine en victime empreſſée,

Et des loix d'un Héros ignorant la douceur,
Se punit elle-même en fuyant son bonheur.
Partez, prenez encor l'Usurpateur pour Maître:
Mais sachez qu'un tel Roi n'a pas longtems à l'être;
Et que sous ses drapeaux, s'il peut les relever,
Le bras de vos Vainqueurs saura vous retrouver.
D'Édouard cependant la sevère justice
Éxige, & j'en frémis, un sanglant sacrifice.
» Ma clémence, dit-il, n'a fait que des ingrats,
» Et par l'impunité j'invite aux attentats:
» Le châtiment du crime en détruira l'exemple.
Il veut qu'avec terreur la France vous contemple:
*(Sans dureté.)*
Au glaive des bourreaux il vient de condamner
Six de vos Citoyens, qu'il faut m'abandonner.
Qu'en partant de ces murs votre choix me les livre
Allez, c'est à ce prix qu'il vous permet de vivre.

AMBLÉTUSE.

A cette indignité nous nous verrions réduits!

ALIÉNOR, *à Harcourt.*

Et de ton crime encor voilà de nouveaux fruits

HARCOURT.

Ah! Dieu!

SAINT-PIERRE.

Soutiens, ô Ciel, la vertu malheureuse.

AURELE,

AURELE.

Ô de la cruauté recherche induſtrieuſe !
Férocité tranquille en ſa feinte douceur,
Qui même, avec le jour, veut nous ravir l'honneur !
L'Anglais va doublement repaître ſa furie
Du ſang de nos Guerriers & de notre infamie.
C'eſt peu pour Édouard d'immoler ſix Héros,
Il veut qu'en les livrant nous ſoyons leurs bourreaux.
Nous, placer ſous le fer les têtes les plus chères,
Un père, des amis, nos enfans, ou nos frères !
Ah ! je frémis d'horreur qu'on oſe à des Français
Preſcrire inſolemment de ſi lâches forfaits.

(*A Mauni.*)

Qui peut les ordonner, les commettrait ſans doute.
C'eſt la honte, en ces lieux, non la mort qu'on redoute.
D'un Peuple vertueux le courage éprouvé,
Par un an de combats, doit vous l'avoir prouvé :
Et ſes derniers momens vont encor vous l'apprendre.
Tombons, braves amis, ſous notre Ville en cendre.

(*A Alienor.*)

Vous nous l'aviez bien dit : c'eſt l'unique ſecours
Qui ſauve notre gloire au défaut de nos jours.
Privons notre Ennemi, par cet effort inſigne,
Du fruit de ſes exploits, dont il ſe rend indigne.

(*A Mauni.*)

Qu'aux yeux de l'avenir la place où fut Calais
Conſacre nos vertus, atteſte vos forfaits,

Et ſoit le monument le plus brillant peut-être
Que l'amour des Français ait offert à leur Maître.

*( Les Bourgeois font un pas pour ſortir. )*

HARCOURT, *impétueuſement.*

Non, braves Citoyens, non, je ne puis ſouffrir
Cette ſublime horreur où je vous vois courir.
Je prétends, envers vous, expier ma victoire :
Et chéri d'Édouard, je vais ſauver ſa gloire.
Je dois à mon honneur, au ſien, à vos vertus,
D'arracher le bandeau de ſes yeux prévenus.
J'emploierai tous mes droits, tout.... juſques à mes larmes....

*( Avec dépit. )*

C'eſt par moi qu'il n'a plus à craindre d'autres armes.
Mais s'il me rejettait, ſi l'orgueil du bonheur
A tout ce qu'il me doit pouvait fermer ſon cœur,
Je confondrai mon ſang au ſang des ſix victimes;
Et ce mélange heureux pourra laver mes crimes.
Vous verrez qu'un cruel, artiſan de vos maux,
Peut encore mourir de la mort des Héros.

*( A Aliénor. )*

Mon cœur, en vous perdant, regrettera la vie;
Mais mon dernier regret ſera pour ma Patrie.

*[ Il ſort. ]*

## SCENE V.

ALIÉNOR, MAUNI, SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, BOURGEOIS.

MAUNI.

QU'IL fléchiſſe Édouard, il comblera mes vœux.
J'ai dû vous annoncer un ordre rigoureux;
Mais je peux vous montrer, ſous un front moins funeſte,
L'âme d'un Chevalier & d'un Vainqueur modeſte.
Des fureurs de mon Roi je gémis plus que vous;
Vingt fois, pour les calmer, j'embraſſai ſes genoux;
Sa Cour, qu'attendriſſait le reſpect & l'eſtime
Qu'inſpire à ſes Vainqueurs un vaincu magnanime,
En vain, pour le fléchir, ſecondait mes efforts;
Rien ne peut appaiſer ſa haine & ſes tranſports.
Il croit qu'en ce moment la rigueur tyrannique
Eſt une Loi d'État, un devoir politique:
Et je crains que d'Harcourt l'impétueux courroux,
En voulant vous ſauver, ne le perde avec vous.

AMBLÉTUSE.

Eh! bien, le déſeſpoir éclaire mon courage.
Pourquoi tourner ſur nous notre inutile rage?

En courant à la mort d'un visage affermi,
Que ne la portons-nous au sein de l'Ennemi ?
Ce n'est point à mourir que la Gloire convie,
C'est à rendre sa mort utile à sa Patrie :
Un aveugle courage est-il une vertu ?
Qui ne sait que mourir, ne sait qu'être vaincu.
Qu'aux Tentes des Anglais la fureur nous entraîne,
Allons ensanglanter leur Victoire inhumaine ;
De notre perte encor forçons les à gémir :
Si l'on ne peut les vaincre, il faut les affaiblir.
Sous leur nombre accablant si la Valeur succombe,
Elle peut entraîner ses Vainqueurs dans sa tombe ;
Expirons dans leur sang : & que notre Pays,
En perdant ses Vengeurs, compte moins d'Ennemis.

ALIÉNOR.

Faisons plus. Vous voyez qu'illustrant ses ruines,
La France est maintenant féconde en Héroïnes :
L'Épouse d'Édouard & l'altière Monfort
N'ont pas seules le droit de mépriser la mort.
Allons ; il faut armer vos compagnes chéries,
Ou réservez le fer pour vos mains agguerries,
Tandis que les flambeaux qui vont brûler Calais,
Seront lancés par nous sur le Camp des Anglais.
Ah ! peut-être, en voyant l'ardeur qui nous anime,
Harcourt y mêlera sa fureur légitime :

( *A Mauni.* )

Et ſaura, vous privant d'un bras toujours vainqueur,
Vers la Juſtice enfin ramener le Bonheur.

( *Les Bourgeois veulent encore ſortir.* )

SAINT-PIERRE.

Français, où courez-vous ? Quel tranſport vous égare
L'Héroïſme, en vos cœurs, ne peut être barbare.

[ *A Aliénor & à Amblétuſe.* ]

Pardonnez. Votre avis eſt par moi combattu.
Un long âge m'apprit l'emploi de la Vertu :
Sous des cheveux blanchis la valeur eſt tranquille ;
Elle perd quelqu'éclat & devient plus utile.

[ *Aux Bourgeois.* ]

Vous voyez qu'Édouard nous rend à notre Roi :
C'eſt le plus doux eſpoir qui flattât notre foi.
Comptables de nos jours au Monarque, à la France,
Irons-nous, dans l'ardeur d'une altière imprudence,
Perdre un Peuple ſi cher, que l'on peut conſerver,
Puiſqu'enfin ſix Mortels ont droit de le ſauver ?
Je ſens qu'avec juſtice on craint l'ignominie
De livrer des Français à qui l'Honneur nous lie :
Mais pour fuir cette honte, il eſt un choix permis ;
Je livre le premier ... moi-même.

AURELE, *vivement.*

Et votre Fils.

SAINT-PIERRE.

Oui, tu dois partager la gloire de ton Père.

AURELE, *se jettant à ses pieds.*

Grand Dieu! qu'en ce moment ma naissance m'est chère!

AMBLÉTUSE.

Patrie, ah! tombe aux piés de ton Libérateur.
Que dis-je? en la sauvant, il lui perce le cœur.
O Sacrifice affreux plein d'horreur & de charmes!
En attendant mon sang, Ami, reçoi mes larmes.

[*A Mauni.*]

Seigneur, je vois qu'ici les plus braves Mortels,
Aux yeux de votre Roi sont les plus criminels;
Ce sont eux, les premiers, que sa haine menace;
Après ces deux Héros il a marqué ma place.

MAUNI, *à part, les larmes aux yeux.*

Dieu! que ne suis-je né dans les murs de Calais?

ALIÉNOR, *le surprenant, & avec vivacité.*

Citoyens, jouissez des pleurs de cet Anglais....
Plus faite à vos vertus, en paix je les contemple:
Mais leur plus digne éloge est d'en suivre l'exemple.
Oui....

SAINT-PIERRE, *très-vivement.*

Madame, arrêtez. Je conçois votre eſpoir.
De nos Sexes ici diſtinguez le devoir :
Je puis, ſans faire outrage à la gloire du vôtre,
Reclamer un honneur qui n'appartient qu'au nôtre :
Ceux qui, le fer en main, défendaient ce rempart,
Ont tous droit, avant vous, aux rigueurs d'Edouard.

(*A Mauni en lui rendant ſon épée.*)

De mes jours dévoués, Seigneur, voici le gage.
Ce glaive, cinquante ans, ſeconda mon courage :
Mais l'âge allait m'en faire un frivole ornement ;
Pouvais-je le quitter dans un plus beau moment ?

(*A ſon fils qui donne auſſi ſon épée.*)

La France attendait plus du tien, mon cher Aurèl
Mais tu vécus aſſez, puiſque tu meurs pour elle.

(*Amblétuſe remet ſon épée à un Ecuyer de Mauni. Tous les Chefs des Bourgeois mettent la main à leur épée, prêts à la donner.*)

Que vois-je, mes amis ? A ce concours jaloux,
Il ſemble qu'au triomphe on vous appelle tous !
Mais il ne manque plus ici que trois victimes,
Et le reſte du Peuple a des droits légitimes :
Venez, à votre gloire il faut qu'il ſoit admis.
Vos débats généreux au Sort ſeront remis :
En conſacrant trois Noms, ſur tous il va répandre
L'eſpoir d'un ſi beau choix & l'honneur d'y prétendre.

Ce choix fait, vers son Roi, tout Calais se rendra;
Sans regretter ses murs, qu'un jour il reverra.
Nous, aux mains d'Edouard remettant notre tête;
Nous irons lui livrer sa nouvelle conquête.

*( A Aliénor.)*

Adieu, voyez mon Maître, & qu'il soit informé
Comment il fut servi, combien il est aimé.

MAUNI, *à Aliénor.*

Edouard, en ces lieux, vous prescrit de l'attendre,
Madame; de vos soins leur grace peut dépendre:
J'ignore ses desseins, mais....

ALIÉNOR.

Que veut-il de moi?

*( A Saint-Pierre.)*

Magnanime Héros, je te donne ma foi
De ne point consentir à racheter ta vie,
Que par des actions que ta grande âme envie.

SAINT-PIERRE.

Ah! voilà la vertu qui sied à votre cœur:
Bravez plus que la Mort, en bravant le Malheur.

*Fin du second Acte.*



# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

ÉDOUARD, HARCOURT, CHEVALIERS ANGLAIS, GARDES.

ÉDOUARD.

Elle est soumise enfin cette superbe Ville.
J'ai ployé sous le joug son orgueil indocile.
Et je puis, dans son sein, rassembler désormais
Les foudres destinés aux rebelles Français.
Les rives d'Albion glorieuses, tranquilles,
Pour nos fiers Ennemis ne seront plus fertiles :
Les Vaisseaux ravisseurs, dans ce Port recelés,
Ne s'élanceront plus vers nos champs désolés.
Qu'il m'est doux d'asservir cette illustre contrée!
De mes nouveaux Etats c'est la plus digne entrée.

C'eſt d'ici que Céſar, triomphant des Morins,
Etonna l'Océan ſous l'Aigle des Romains ;
Et joignit aux Gaulois, par le droit de la Guerre,
Ces Bretons ſéparés du reſte de la Terre.
C'eſt dans le même Port que le Roi des Anglais
Réunit leur Empire à l'Empire Français :
Il n'eſt plus aujourd'hui de Mer qui les diviſe ;
Confondons pour jamais la Seine & la Tamiſe.

( *A un Chevalier.* )

Vous, au Sénat de Londre annoncez mes exploits :
Qu'il juge s'il préſide aux triomphes des Rois.
Sortez tous.

( *Il retient Harcourt.* )

---

## SCENE II.

### ÉDOUARD, HARCOURT.

ÉDOUARD.

Je te dois cette heureuſe conquête,
Prémices des lauriers que la Gloire m'apprête.
Ton zèle, de mon fils, guidant la jeune ardeur,
Joint l'éclat des talens au feu de ſa valeur.

Ecoute. Il faut qu'ici, dans l'essor de ma joie,
Mon amour pour la France à tes yeux se déploie.
Tu sais que, sur son Thrône, abandonnant mes droits,
J'approuvai le Decret qui couronna Valois.
L'Aquitaine dès-lors, mon antique héritage,
Envers ce nouveau Prince exigeait mon hommage :
Devoir honteux ! dont rien ne pouvait m'affranchir,
J'en rougis : mais les tems me forçaient de fléchir :
Je parus.... Mon Rival, ivre de sa victoire,
M'éblouït, m'indigna, m'accabla de sa gloire.
L'éclat de son Empire, avec faste étalé,
Me montra tous les biens dont j'étais dépouillé :
Mes yeux voyant de près & son Peuple, & son Thrône,
De mes pertes confus, dévoraient sa Couronne :
Et quand mon vain devoir jura de la servir,
Je sentis que mon cœur fit vœu de la ravir.
O supplice éternel d'une âme ambitieuse !
Quel tableau !.... Je sortais de mon Isle orageuse,
Climat toujours sanglant, par la nécessité
Des querelles du Thrône & de la Liberté;
Où le Peuple rival & tyran de son Maître,
Veut qu'il le rende heureux & refuse de l'être.
Dans leurs jaloux débats, le Prince & les Sujets
Divisent, par honneur, leurs communs intérêts.

Bientôt leur défiance eſt mère de la Haine :
Le Chef, pour maintenir ſa puiſſance incertaine,
Eſt contraint ſur lui ſeul de raſſembler ſes ſoins,
Et du Corps de l'État néglige les beſoins.
N'ai-je pas vu moi-même un Sénat téméraire
De ſon Thrône avili précipiter mon Père ;
Charger, couvrir d'affronts ſon Monarque enchaîné,
Pour recevoir des loix d'un Enfant couronné ?
Mais que voyais-je en France ? Un Roi, Maître ſuprême,
En qui vous révérez la Divinité même :
Des Grands, que ſon pouvoir a ſeul rendu puiſſans,
Du bras qui les ſoutient appuis reconnaiſſans :
Un Peuple doux, ſenſible... une Famille immenſe,
A qui le ſeul Amour dicte l'obéïſſance ;
Qui laiſſe tous ſes droits à ſon Père aſſervis,
Sûre qu'il veut toujours le bonheur de ſes Fils.
Valois trop fortuné ! quel Roi, digne du Thrône,
Ne demande au Deſtin le Peuple qu'il te donne ?
Rendre heureux qui nous aime eſt un ſi doux devoir ;
Pour te faire adorer, tu n'as qu'à le vouloir.

HARCOURT.

Seigneur, à cet excès la France vous eſt chère ;
De ſes Peuples aimés vous voulez être Père ;
Et je vois, ſur Calais, votre extrême rigueur...

ÉDOUARD.

Quand il eſt dédaigné, l'amour devient fureur.
Eh! pourrais-je inventer un ſupplice trop rude,
Pour punir tant d'affronts & tant d'ingratitude?
Pendant plus d'une année arrêtant mes exploits,
Calais, à ma pourſuite, a dérobé Valois:
J'ai perdu, ſous ſes murs, la fleur de mon Armée,
Et la ſaiſon de vaincre en projets conſumée.
Aujourd'hui ces vaincus, refuſant ma bonté,
Haïſſent plus mes loix qu'ils n'aiment leur Cité:
Et, quand j'y vais regner, abjurant leur Patrie,
Juſques à l'embrâſer pouſſaient la barbarie.
J'allais à leur fureur les livrer ſans effroi....
Les dangers d'Aliénor m'ont allarmé pour toi:
Et ces ſix criminels borneront ma vengeance.
C'eſt en vain que pour eux tu preſſais ma clémence.

HARCOURT.

Eh! quoi! vous me flattiez qu'en généreux Vainqueur...

ÉDOUARD.

Ce que je viens de voir met la rage en mon cœur.
Ce Peuple de mourans, ces déplorables reſtes
Des foudres de la Guerre & des fléaux céleſtes,

Conservaient leur fierté dans des yeux presqu'éteints;
Sous la pâleur encor leurs fronts étaient sereins:
Leur joie a consterné mon Armée immobile;
Ils semblaient triompher en fuyant de leur Ville:
Un seul tournait vers elle un regard désolé;
On lui nomme son Roi, je le vois consolé.

---

## SCENE III.

ÉDOUARD, HARCOURT, MAUNI, SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, LES TROIS AUTRES BOURGEOIS, GARDES.

(*Les six Bourgeois ont des chaînes aux mains.*)

MAUNI.

PAR votre ordre, Seigneur, j'amène vos victimes.

ÉDOUARD.

Perfides, qui, longtems illustrés par vos crimes,
Outragiez le Vainqueur & le Roi des Français....

AURELE.

Vous, leur Roi?

SAINT-PIERRE, *à son fils.*

Titre vain, sans l'aveu des Sujets.

*(A Edouard.)*

Aux pieds de mon Vainqueur j'apporte ici ma tête.

ÉDOUARD.

Croi qu'elle y va tomber : ton supplice s'apprête.
Sois sûr que l'Echaffaud, où tu seras livré,
Du Thrône qui m'attend est le premier degré.
Traître, c'est donc par toi, par ta perfide audace,
Que ma Victoire ici devient une disgrace !
Je veux gagner des cœurs ; & quel prix est le mien ?
Une vaste Cité sans un seul Citoyen :
Des toits, de vains séjours qu'habite le silence,
Et d'un amas de murs la solitude immense.

SAINT-PIERRE.

Dans Londre, à vos vertus, tous les cœurs vont s'offrir :
Valois n'en laisse point en France à conquérir.
Le Peuple de Calais instruit votre prudence :
Dussent tous les Français s'exiler de la France,
Si vous prétendez voir nos Cités vous servir,
De nouveaux Citoyens il faudra les remplir.

ÉDOUARD.

Va, ton sang éteindra l'ardeur de ce faux zèle,
Et bien-tôt la Terreur glace un Peuple rebelle.

Mais.... qui ſont ceux de vous dont le Sort a fait
choix ?

SAINT-PIERRE, *les montrant.*

D'Aire, les deux Wiſſans, Noms obſcurs autrefois,
Maintenant immortels aux faſtes de l'Hiſtoire,
Dans ma ſeule Famille ont renfermé la gloire,
Dont tous nos Citoyens ſe montraient ſi jaloux.

ÉDOUARD, *avec une ſurpriſe mêlée d'admiration.*

Quoi! c'eſt-là ta Famille?

AMBLÉTUSE, *ou un autre Bourgeois.*

Oui; quel honneur pour nous!
Valois, ſans vos rigueurs, n'aurait pû nous connaître;
Et nous allons mourir pleurés par notre Maître.

AURELE, *avec vivacité.*

Que n'avez-vous pû voir le triomphe inouï,
Dont par vous ſeul, Seigneur, nos regards ont joui?
Quand ce Peuple, quittant des demeures ſi chères,
L'eſpoir de ſes Enfans, les tombeaux de ſes Pères,
Prêt à nous laiſſer ſeuls dans ces remparts déſerts,
Apportait à nos pieds tant d'hommages divers.
O mêlange touchant de douleur, d'allégreſſe,
D'envie & de pitié, d'horreur & de tendreſſe!

Les

Les Femmes, les Vieillards nous ſerraient dans leurs bras;
Leurs fils venaient baiſer la trace de nos pas :
Nos viſages, nos mains ſe trempaient dans leurs larmes....
Ah! Seigneur, la Victoire eut pour vous moins de charmes.

ÉDOUARD.

Tout m'étonne & m'irrite.... Ah! c'eſt trop me braver.
De ma juſte fureur rien ne les peut ſauver.

HARCOURT.

J'en appèle à vous-même, & je prends leur défenſe.
Vous aviez, à mon choix, remis ma récompenſe,
Quand mes vœux modérés, retranchant vos bienfaits,
Toujours à vos bontés laiſſaient quelques regrets;
Eh! bien, n'ordonnez pas, hors des Champs de la Gloire,
Que le ſang des Français ſouille encor ma Victoire :
C'eſt-là l'unique prix que je veux obtenir,
En partant pour l'éxil où mes jours vont finir.

ÉDOUARD.

Quel diſcours! Un éxil!

HARCOURT.

Je ne puis vous le taire;
Mes yeux ſont deſſilés par la mort de mon Frère:

Ah! mon zèle pour vous m'a fait ſon aſſaſſin,
Je commandais au bras qui lui perçait le ſein.
Doublement parricide, hélas! ma barbarie
Frappe, depuis trois ans, le ſein de ma Patrie:
Les feux qui dévoraient nos moiſſons, nos Cités,
Ont éclairé partout mes pas enſanglantés.
Envers vous & Valois pour n'être plus perfide,
Je retourne aux climats où le Remords me guide,
Je vais, près du Jourdain, rejoindre ces Guerriers
Dont un ſang fraternel ne teint pas les lauriers.
Et le mien....

ÉDOUARD.

Quel tranſport de votre âme s'empare?
Dans quel oubli honteux la douleur vous égare?
Pleurez la mort d'un Frère, & ſurtout ſes erreurs:
La Patrie, à mes yeux, coûtait auſſi des pleurs:
Mais quoi! c'eſt en ſon Chef, en Moi qu'elle réſide,
*( Regardant les Bourgeois. )*
Non dans l'obſcur ramas de ce Peuple perfide.

HARCOURT.

Seigneur....

ÉDOUARD.

Écoutez-moi. Bien loin de conſentir
A cet éxil ſuſpect.... que je dois prévenir;
Si j'épargnais, pour vous, ce Maire & ſes complices,
Je voudrais, par leur grace, enchaîner vos ſervices.

SAINT-PIERRE, *vivement à Harcourt.*

Ne la méritez pas. Votre noble remord,
S'il vous rend à mon Roi, paye aſſez notre mort.

ÉDOUARD, *à Saint-Pierre.*

Sortez.

[*A des Soldats.*]

Dans la priſon qu'on aille les conduire;
Qu'ils attendent l'Arrêt que je dois vous preſcrire.

[*Les Bourgeois ſortent.*]

[*A d'autres Soldats.*]

Appelez Aliénor... Non; vous-même, Mauni,
Priez la de vous ſuivre & de ſe rendre ici.

[*Mauni ſort.*]

HARCOURT.

Quoi! Seigneur, Aliénor....

ÉDOUARD.

Dans le trouble où vous êtes,
Vous répondriez mal à mes bontés ſecrettes:
J'attendais ce grand jour pour les faire éclatter...
Vous ſerez bien ingrat, ſi vous m'oſez quiter.
C'eſt la ſeule Aliénor qui peut, avec prudence,
Regler, dans vos deſtins, les deſtins de la France;
Et décider du ſort de ces vils Citoyens,
Dont vous oſez mêler les intérêts aux miens.

HARCOURT.

Vous esperez en vain....

ÉDOUARD.

[ *A Mauni.* ]

Je la vois. Qu'on nous laisse.

[ *A Harcourt.* ]

Allez.

## SCENE IV.

### ÉDOUARD, ALIÉNOR.

ÉDOUARD.

TANT de vertus ornent votre jeunesse,
Que leur éclat célèbre éxige des tributs,
Jusqu'ici dans mon cœur à regret suspendus ;
Je viens vous les offrir. Ils sont dignes, Madame,
Et du profond génie, & de la grandeur d'âme,
Dont j'ai même admiré les dangereux excès.
Je dépose en vos mains les plus grands intérêts,
Les miens, ceux de l'État, d'un Amant & d'un Père;
Enfin les jours proscrits de ce coupable Maire.

[ *Ils s'asseyent.* ]

La Victoire, fidèle au plus juste parti,
Va traîner à son char mon Peuple assujetti.

Déjà laissant partout des traces de ma gloire,
J'ai franchi la Dordonne, & la Seine & la Loire :
Avant que ma valeur triomphât dans Créci,
J'ai porté mes drapeaux jusqu'aux champs de Neuilli:
Encore une bataille & Paris me couronne.
Mais les premiers Français qui, m'appelant au Thrône,
De mes droits reconnus sont les dignes appuis,
Doivent de ma Grandeur cueillir les premiers fruits.
Prenez ce titre auguste à ma reconnaissance :
Vous avez, sur un Père, une entière puissance ;
Son exemple & le vôtre, en tous lieux révérés,
Entraîneront les cœurs par ma gloire attirés.
Je mets à ce service un prix inestimable.
J'élève votre Père au rang de Connétable ;
D'Harcourt, que vous aimez, je fais un Souverain ;
Et, Vice-Roi de France, il reçoit votre main.
Londres, plus que Paris, éxige ma présence ;
Vous serez mon égale & Reine en mon absence ;
C'est au Thrône, en un mot, que vous pouvez monter:
Mon estime vous l'offre, osez le mériter.

ALIÉNOR.

J'oserai plus, Seigneur... mais, sans que je l'annonce,
Puisque vous m'estimez, vous savez ma réponse.

ÉDOUARD.

Croyez-moi, consultez un Père....

ALIÉNOR.

Moi, Seigneur !
Je ne l'outrage point ... j'ai consulté mon cœur.

ÉDOUARD.

J'entends ce fier refus. Mais Vienne plus facile ...

ALIÉNOR.

Ah ! n'en attendez point un refus si tranquille.
Mais si le poids de l'âge eût ébranlé sa foi,
Je pleurerais mon Père & servirais mon Roi.
Pour Harcourt, il m'est cher. Il dut cesser de l'être
Dès le premier moment qu'il vous choisit pour Maître;
Mais à vos dons nouveaux s'il vend son repentir,
L'Amour ne daigne plus l'honorer d'un soupir.

ÉDOUARD.

Cet excès de hauteur a lieu de me surprendre.
Votre Maître au respect devait du moins s'attendre.

ALIÉNOR, *se levant.*

Vous n'êtes point mon Maître, & vous savez nos Loix;
Je respecte Edouard.... s'il respecte Valois.

ÉDOUARD, *se levant aussi avec vivacité.*

Quelles Loix ! ou plutôt quel nom imaginaire
Opposez-vous aux droits que je tiens de ma Mère ?

Eſt-ce à vous de citer, comme Loi de l'Etat,
Un abus, condamné dans tout autre climat;
Dont l'Equité gémit, dont la Raiſon s'indigne;
Qui, pour tout votre ſexe, eſt un affront inſigne;
Contraire aux douces mœurs de ce Peuple vanté,
Qui ſert également la Gloire & la Beauté;
Qui, du rang de ſes Rois, bien loin de vous proſcrire,
Au-deſſus de leur Thrône élève votre Empire.
Ah! vous nous ſurpaſſez dans l'art de gouverner.
Ma mère eſt le Héros qui m'apprit à règner.
De vos trois dernier Rois cette Sœur magnanime
M'a tranſmis, ſur les Lys, un titre légitime.
Qui peut d'un droit ſi ſaint me priver déſormais?
Quel autre doit règner ſur la France?

ALIÉNOR.

Un Français.
Lorſqu'en nommant un Roi, nos généreux Ancêtres
Ont nommé dans ſes Fils la race de nos Maîtres,
Quand des Soldats vainqueurs portaient ſur un Pavois
Le plus vaillant Soldat, Père de tous nos Rois;
D'un Peuple libre & fier, qui ſe donnait lui-même,
Tel fut le premier vœu, la Loi juſte & ſuprême:
Que ſon Sceptre, en tout tems, aux Français réſervé
Jamais par d'autres mains ne pût être enlevé:
Et ſi la même Loi, mais ſans nous faire outrage,
De ce Thrône, à mon Sexe, interdit l'héritage;

C'eſt de peur que l'Hymen, qui doit nous engager,
Ne couronne, en nos Fils, les Fils de l'Etranger.
Avant vous, cette Loi, contre vous fut portée :
Ecrite au fond des cœurs dont la voix l'a dictée,
Elle s'eſt affermie à l'ombre des Lauriers,
Par trois Races de Rois & neuf Siècles entiers.
Le Français, dans ſon Prince, aime à trouver un Frère,
Qui, né Fils de l'Etat, en devienne le Père.
L'Etat & le Monarque, à nos yeux confondus,
N'ont jamais diviſé nos vœux & nos tributs.
De-là cet amour tendre & cette idolâtrie
Qui dans le Souverain adore la Patrie :
Sublime paſſion d'un Peuple impétueux,
De l'Empire des Lys fondement vertueux;
Et qui, le diſtinguant par les plus nobles marques;
Fait à cent Souverains envier nos Monarques.

ÉDOUARD.

Vous irritez l'ardeur dont je ſuis enflammé.
C'eſt moi qu'à cet excès j'aurais dû voir aimé,
Peuple ingrat!.... Mais il faut que ta haine fléchiſſe,
Ou que, juſte à la fin, la mienne t'en puniſſe.
Choiſiſſez à l'inſtant les dons de ma bonté,
Ou l'immuable arrêt de ma ſévérité.
Du ſang qui va couler, je vous rends reſponſable.
Si vous ne dépouillez cette fierté coupable,

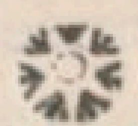
Cette fausse Vertu, ce préjugé des Loix,
Qui traite en Etranger le pur sang de vos Rois;
Vous livrez à la mort ces Citoyens rebelles,
Dont vous pouviez sauver les têtes criminelles:
L'honneur de conquérir & votre Père & vous,
M'allait faire pour eux oublier mon courroux.

ALIÉNOR.

Je le vois à regret, Seigneur; la Renommée
Vous peint fidèlement à l'Europe allarmée:
Autant vous déployez de grace & de douceur,
Quand d'un Sujet utile il faut gagner le cœur;
Autant vous vous armez d'une haine terrible
Pour celui que vos dons trouvent incorruptible.
Mais je ne peux changer. Ces braves Citoyens,
Qui, mourant pour l'Etat, en sont les vrais Soutiens,
Savent qu'à leur grand cœur mon âme porte envie;
Et ma gloire n'est point la rançon de leur vie.
Plus qu'eux-même, il est vrai, leur mort me fait frémir.....
Je verrai leur courage: il pourra m'affermir.

ÉDOUARD.

Vous les immolez donc par votre orgueil barbare.
Gardes... que, sans tarder, l'échaffaud se prépare.



## SCENE V.

### ÉDOUARD, HARCOURT, ALIÉNOR.

ALIÉNOR, *voyant Harcourt qui entre avec les Gardes.*

AH! de nos Citoyens viens défendre les jours;
Songe à quel titre ici tu leur dois tes ſecours;
Toi ſeul les as perdus; & s'ils meurent, j'expire.

HARCOURT, *vivement à Edouard.*

A tant de cruauté pourrez-vous bien ſouſcrire?
La valeur de ce Maire & ſes rares vertus.....

ÉDOUARD.

La valeur d'un Rebelle eſt un crime de plus.

HARCOURT.

Qu'entends-je?

ALIÉNOR.

(*A Harcourt.*) (*A Edouard.*)
Ton Arrêt. Jamais à ſon courage
Je n'aurais pû tracer une leçon plus ſage.
Mais pour ces Malheureux j'oſerai tout tenter,
Je ſais quel défenſeur je peux leur ſuſciter,
Un cœur, pour qui le vôtre eſt peut-être ſenſible,
Que le bonheur encor ne rend pas infléxible.....
Que dis-je? votre Armée où je porte mes pleurs,
Vous fera, malgré vous, abjurer vos fureurs:

Ses Chefs ne voudront pas que, de votre injustice,
Le sanglant déshonneur sur leurs fronts rejaillisse;
Que l'Univers accuse un Peuple de Héros
D'avilir sa Victoire en servant vos bourreaux:
L'Anglais n'obéit plus, lorsque son Roi l'outrage.

(*A Harcourt.*)

Toi, vers nos Citoyens que ta foi se dégage:
Sans tes honteux exploits, maîtres de leurs destins,
Je les verrais Vainqueurs, & Vainqueurs plus humains:
Songe, si de la Mort ton bras ne les délivre,
Que tu m'as fait serment... de ne leur point survivre.

(*Elle sort.*)

---

## SCENE VI.

### ÉDOUARD, HARCOURT.

ÉDOUARD.

QUoi! je veux pardonner, on me force à punir:
Je vois, par mes bontés, tous les cœurs s'endurcir.
Savez-vous bien quel prix j'ai mis à ma clémence?
Je voulais vous nommer Vice-Roi de la France,
Par l'Hymen d'Aliénor combler votre bonheur:
Elle a refusé tout.

HARCOURT.

Elle l'a dû, Seigneur.

Puis-je me plaindre, hélas ! de ſa vertu ſévère ? . . .
Si j'accepte vos dons, je vends le ſang d'un Frère.
Non, il n'eſt qu'un ſeul prix qui convienne à mon ſort :
Sauvez ces Malheureux pour qui mon Frère eſt mort ;
Leur ſupplice eſt ma honte, & mon cœur le partage.
La mort de Régulus dèshonora Carthage.
(*Très-vivement.*)
Craignez qu'un même affront ne vous couvre aujourd'hui.
Ceux que vous immolez ſont auſſi grands que lui :
Aux mêmes intérêts leur cœur ſe ſacrifie,
A la gloire, à l'amour, au bien de la Patrie.
Vous, ſur qui l'Héroïſme eut des droits ſi ſacrés,
Vous n'êtes plus vous-même... ou vous les admirés.
Votre ame, en les perdant, gémira la première.
Vous démentez le cours de votre vie entière.
De cet égarement n'oſez-vous revenir ?
Quel faux honneur encor ſemble vous retenir ?
Seigneur, à tout mortel l'erreur eſt excuſable ;
Un Prince y peut tomber ſans devenir coupable ;
Il l'eſt, ſi ſa fierté refuſe d'en ſortir.

ÉDOUARD.

Vous voulez me quitter & croyez me fléchir !
Vous penſez, pour autrui, déſarmer ma vengeance,
Quand vous vous apprêtez à trahir ma clémence !
Non, non. Avec plaiſir je perds ces malheureux,
Puiſque c'eſt vous, Ingrat, que je punis ſur eux.

HARCOURT.

Ingrat !.. Qu'ai-je reçu pour prix de mes ſervices ?
J'aſpire à vous ſauver d'horribles injuſtices ;
Écoutez ma prière, & c'eſt vous acquitter.
Vos reproches cruels me forcent d'ajouter,
Qu'en défendant, Seigneur, ces illuſtres Victimes,
Sur elles, près de vous, j'ai des droits légitimes.
Si je n'euſſe vaincu dans les champs de Créci,
Auriez-vous une grace à refuſer ici ?

ÉDOUARD.

C'en eſt trop. Réprimez cette audace importune.
Vous avais-je mandé, lorſque votre infortune
Vint, par mes prompts ſecours, relever ſes débris ?
Vos ſervices dès-lors ſont des devoirs remplis.
Votre ſang appartient au véritable Maître,
Qu'un ſerment libre & ſaint vous force à reconnaître :
Je le ſuis... & je ſais contraindre au repentir
Ceux de qui l'inſolence en perd le ſouvenir.

[*Il ſort.*]

---

## SCENE VII.

HARCOURT, *ſeul.*

QUELLE confuſion, & quel reproche infâme !
Je ne vis plus.... la Honte eſt le néant de l'Ame.

Voilà le terme affreux du bonheur paſſager
Qu'un rebelle Sujet trouve chez l'Etranger.
Si-tôt qu'il peut déplaire, on dépouille ſans crainte
Le faſte intéreſſé d'une amitié contrainte ;
La faveur diſparaît : les flétriſſans mépris
Lui rejettent l'horreur qu'il fait à ſon Pays :
Et tirant de ſa faute un cruel avantage,
On veut que, ſans murmure, il dévore l'outrage.
On eſt juſte..... Ah! j'invite à marcher ſur mes pas.
Ingrat, ſuis-je ſurpris de trouver des Ingrats?
Tremblez; faibles Sujets, qui trahiſſez vos Maîtres;
Un Roi punit toujours ceux qu'il a rendu traîtres.
Mais allons voir ce Maire, & partageons ſon ſort.
Qu'un ſi beau déſeſpoir éterniſe ma mort;
Qu'on diſe, en apprenant cet effort magnanime :
Il ſerait mort moins grand, s'il eût vécu ſans crime.

*Fin du troiſième Acte.*

---

Pluſieurs Perſonnes ont exigé que l'on rétablît les deux premiers Vers de ce Monologue, qui n'ont pas été bien entendus à la première repréſentation, & qui ont été changés ainſi aux repréſentations ſuivantes :

Ah! je reſpire à peine, & cette honte infâme
Dans un Néant affreux ſemble plonger mon âme.
Voilà le terme, hélas! &c.



# ACTE IV.

*Le Théâtre repréſente la Priſon.*

## SCENE PREMIERE.

SAINT-PIERRE, AURELE, AMBLÉTUSE, LES TROIS AUTRES BOURGEOIS.

SAINT-PIERRE.

O MON Fils! mes Amis! qui l'eût penſé jamais,
Que nous habiterions ce ſéjour des forfaits?
Ah! ſans doute, avant nous, ces chaînes flétriſſantes
Ont courbé, ſous leur poids, les Vertus gémiſſantes:
Mais combien de Mortels voudraient nous diſputer,
Nous ravir aujourd'hui l'honneur de les porter!
Que je te dois d'encens, Souverain de mon être!
Pour quels brillans Deſtins ta bonté me fit naître!

Si, dans l'obſcurité, tu plaças mon berceau,
Les rayons de la Gloire entourent mon tombeau.
Je vois ce noble éclat, étendu ſur la France,
Des Siècles reculés franchir l'eſpace immenſe;
Et Calais recevant, de vingt Peuples jaloux,
Un hommage immortel qu'il ne devra qu'à nous.
Jouïſſons, mes Amis, de notre heure dernière,
Et des fruits qu'elle laiſſe à la Patrie entière:
Dans le ſein l'un de l'autre épanchons à loiſir
Ces délices du cœur, ces larmes de plaiſir,
Qu'après le beau ſuccès de leurs efforts ſuprêmes,
Répandent les Vertus contentes d'elles-mêmes.

AURELE.

Ah! que, né d'un tel Père, un Fils s'en applaudit!
Mon âme, entre vos bras, s'enflamme & s'aggrandit.
Voilà comme aux Vertus, guidant mes pas dociles,
Vous ſaviez m'applanir leurs ſentiers difficiles:
J'ai vu leur front ſévère avec vous s'embellir:
Vous prêtiez au Devoir les charmes du Plaiſir.
Dieu, qui place ma mort ſi près de ma naiſſance,
Vous donne de vos ſoins la digne récompenſe.
Que me deſiriez-vous après les plus longs jours?
Qu'une fin glorieuſe en terminât le cours:
Plus que le Champ de Mars votre Echaffaud m'illuſtre;
Oui, ſon opprobre, Amis, nous donne un plus beau luſtre.

Aux Victimes d'Etat qui livrent leur grand cœur,
Ce Théâtre de honte eſt l'Autel de l'honneur.

SAINT-PIERRE, *lui montrant les Bourgeois.*

Ah ! j'y crois voir leur ſang, le tien qui ſe confondent ;
A tes derniers ſanglots mes entrailles répondent.

*( A Amblétuſe, montrant ſon fils.)*

Avais-je, en l'élevant dans l'eſpoir le plus beau,
Formé tant de Vertus pour le fer d'un bourreau?

*( Se reprenant avec chaleur.)*

Vous qui me connaiſſez, pardonnez ce murmure:
On pleure ſa Victoire en domtant la Nature.
Jamais un cœur Français ne la peut étouffer.
Mais.... il en eſt plus grand d'oſer en triompher:
Dans ces combats affreux tout ſon ſang ſe ſoulève;
Il marche au ſacrifice, il frémit.... & l'achève.



## SCENE II.

### MAUNI, LES SIX BOURGEOIS.

MAUNI, *à Saint-Pierre, en lui prenant la main.*

JE viens, digne Français, t'apporter des tributs
Que le plus juste orgueil n'aurait pas attendus.
Nos Chevaliers Anglais, jaloux de ton courage,
Me députent vers toi pour t'offrir leur hommage :
S'ils n'offensaient leur Prince, au fond de ces cachots
Tu verrais à tes piés cette Cour de Héros.
Mais libre en t'admirant, comme en jugeant son Maître,
Londre va desirer de t'avoir donné l'être.

[*Aux six Bourgeois.*]

Votre amour pour vos loix & pour votre Pays
D'un Peuple juste & fier enchante les esprits.
L'Anglais est Citoyen : & sa raison suprême
Veut qu'une Nation se chérisse elle-même :
Le lien fraternel qui joint tous les Humains,
Se serre en chaque État par d'autres nœuds plus saints ;
Je sais que, mis au jour, nourri par l'Angleterre,
Je lui tiens de plus près qu'au reste de la Terre :

Je vois les mêmes nœuds de la France à ſes Fils.
Je hais ces cœurs glacés & morts pour leur Pays,
Qui, voyant ſes malheurs dans une Paix profonde,
S'honorent du grand nom de Citoyens du Monde;
Feignent, dans tout climat, d'aimer l'Humanité,
Pour ne la point ſervir dans leur propre Cité:
Fils ingrats, vils fardeaux du ſein qui les fit naître;
Et dignes du Néant, par l'oubli de leur Etre.

SAINT-PIERRE.

Nous l'avouerons ſans fard; mourant pour les Français,
Nous eſpérons laiſſer des noms chers aux Anglais:
Plus rivaux qu'ennemis d'un Peuple magnanime,
Notre plus beau laurier, Seigneur, eſt ſon eſtime.

MAUNI.

Cette eſtime n'eſt pas un titre infructueux:
Sachez quels ſont pour vous nos efforts vertueux.
L'Épouſe d'Édouard, l'intrépide Iſabelle,
Qui vient de triompher de l'Écoſſais rebelle,
Et qui, nous ramenant ſes bataillons vainqueurs,
Peut-être en ce grand jour acheva vos malheurs;
A la voix d'Aliénor, a pris votre défenſe,
Et d'un Époux, qui l'aime, implore la clémence.
Vous avez vu leur Fils qui, dès ſes premiers jours,
Éclipſe Édouard même au plus haut de ſon cours:

Héros dans le combat, homme après la Victoire,
Les Vaincus consolés lui pardonnent sa gloire :
Son Pere, qui lui doit les palmes de Créci,
Sans doute par ses soins va se voir adouci :
La Nature & l'Amour, pour vous d'intelligence,
Vont éteindre en son cœur cette soif de Vengeance.

AURELE, *avec transport.*

Mon Père... Ah! vous vivrez.

MAUNI.

Après son noble effort,
Vivant il jouïra de l'honneur de sa mort.
Mais je vois Aliénor & ses vives allarmes...

## SCENE III.

ALIÉNOR, MAUNI, LES SIX BOURGEOIS.

ALIÉNOR.

ILLUSTRES Malheureux, pardonnez à mes larmes.
On daigne, en me forçant de partir de ces lieux,
Laisser quelques momens... à mes derniers adieux.
Dans la cour du Palais, au-dessus de vos têtes,
J'ai trouvé l'échaffaud, les haches toutes prêtes.

Harcourt pâle, tremblant, & les yeux égarés,
A détourné de moi ſes pas déſeſpérés ;
Sa voix & ſes ſanglots expiraient dans ſa bouche :
Ce ſeul mot a rompu ſon ſilence farouche :
*Ils vont mourir*... il fuit en m'arrachant le cœur.

MAUNI.

Quoi ! Rien n'a déſarmé le courroux du Vainqueur ;
Ni les pleurs de ſon Fils, ni les pleurs de la Reine ?

ALIÉNOR.

Eh ! que peut la Pitié ſur cette âme inhumaine ?
N'a-t-il pas vu vingt fois d'un œil tranquille & fier,
Tomber des Légions ſous la flâme & le fer ;
Des Flottes s'écraſer ſur les Ondes ſanglantes,
Enfin des Nations pour lui ſeul expirantes ?
Son orgueil s'accoutume à compter les Mortels
Comme de vils troupeaux nourris pour ſes Autels ;
Vous-mêmes, ſes amis, aux dépens de vos têtes,
Il vous croit trop heureux d'acheter ſes conquête
Des pleurs, hélas ! des pleurs peuvent-ils amollir
Un cœur, qui dans le ſang apprit à s'endurcir ?

MAUNI.

Ah ! tant de réſiſtance irrite mon audace.
Dût mon zèle rigide aſſûrer ma diſgrace,

Faisons parler enfin la dure Vérité;
D'un Homme & d'un Anglais montrons la liberté.

SAINT-PIERRE.

Généreux Ennemi, qu'allez-vous entreprendre?
Ah! daignez écouter....

MAUNI.

Je ne puis rien entendre.
Le danger, quel qu'il soit, est moins pressant pour vous;
Il vous couvre de gloire, & la honte est pour nous.

[*Il sort.*]

## SCENE IV.

ALIÉNOR, LES SIX BOURGEOIS

ALIÉNOR.

AH! du cœur d'Édouard c'est en vain qu'il espère,
Il est inexorable, & tout craint sa colère:
Tel est son ascendant sur l'esprit des Soldats,
Qu'il réduit l'Anglais même à murmurer tout bas:
On blâme sa fureur, mais elle est obéïe.
Mes cris, mon désespoir, mes refus l'ont aigrie.

Hélas ! votre ſalut en mes mains fut remis :
Mais je rougirais trop de vous dire à quel prix... ;

SAINT-PIERRE.

Vous avez fait le choix qu'on nous aurait vu faire ;
N'en parlons plus. Quel eſt le ſort de votre Père ?

ALIÉNOR.

Lui ſeul, pour vous encor me peut faire entrevoir
La tremblante lueur d'un faible & doux eſpoir.
Édouard, conſommant ſes affreux Sacrifices,
Voulait que ce Héros partageât vos ſupplices...
Ah ! ceſſez d'en frémir. Attendri par mes pleurs,
Son Fils a prévenu ce comble des horreurs.
Par ſes ſoins, près du Roi, mon Père ſe va rendre,
Et pour vous délivrer il veut tout entreprendre.
Vous connaiſſez Valois, & le tendre retour
Dont ſon cœur paternel a payé notre amour.
Oui, dût-il pour vous ſeuls cèder une Province,
Des Sujets tels que vous valent le plus grand Prince ;
Il va mettre à vos jours le même prix qu'aux ſiens,
Et la rançon des Rois eſt due à leurs Soutiens.

SAINT-PIERRE.

Inſpire mieux mon Maître, ô Puiſſance céleſte !
Et défends ſa bonté d'un conſeil ſi funeſte.
Partez, oppoſez-vous à ce dangereux ſoin ;
Qu'on permette ma mort, l'État en a beſoin.

Vous voyez cette guerre, en disgraces féconde,
De nos débris fameux couvrir la Terre & l'Onde:
Chez les Français, toujours l'excès du Sentiment
Augmente le bonheur, rend le malheur plus grand:
Peu faits aux longs revers, las de voir leur courage
Servir à leur défaite & hâter leur naufrage,
Dans un dépit amer, hélas! ils ont pensé
Que le Siècle est déchu, que leur règne est passé.
Mais qu'il s'élève enfin dans cette erreur commune,
Une âme inébranlable aux coups de l'Infortune,
Digne de nos Aïeux & de ces tems si chers
Où les Lys florissans ombrageaient l'Univers;
Et vous verrez soudain, par tout ce Peuple avide,
Saisir, suivre, égaler son audace intrépide;
Devenus ses Rivaux de ses Admirateurs,
Son noble enthousiasme embrâsera les cœurs:
Indignés d'avoir pu désespérer d'eux-même,
Ils forceront le Sort par leur constance extrême;
Et peut-être à l'Etat rendront un plus beau jour,
Que ces jours qu'il croyait regretter sans retour.
Voilà de notre mort les fruits inséparables;
Notre sang va partout enfanter nos semblables.

AMBLÉTUSE.

Bien plus. Si du Destin les nouvelles rigueurs
Chez nos Neveux un jour ramenaient nos malheurs;

Du Héros de Calais l'impérieux exemple,
Que la Gloire, à leurs yeux, offrira dans son Temple,
Jusques au fond des cœurs attendris & confus
Ira chercher l'Honneur, éveiller les Vertus ;
Et dans les Citoyens du rang même où nous sommes,
Déployer le Génie & l'âme des Grands-Hommes.
C'est ainsi qu'un Mortel, surpassant ses souhaits,
Par une belle mort se survit à jamais ;
Et qu'après un long cours de Siècles & d'années
De sa Patrie encore on fait les destinées.

ALIÉNOR.

O courage ! ô Vertu ! dont l'héroïque ardeur,
Étonnant la raison, s'empare de mon cœur.
Ils font presque approuver à mon âme ravie,
Et desirer pour eux ce trépas que j'envie.
Valois leur devra tout.... & souvent, en effet,
Le sort des Souverains dépend d'un seul Sujet.
Harcourt trahit son Prince & d'Artois l'abandonne
Un Maire de Calais raffermit sa Couronne !
Quelle leçon pour vous, Superbes Potentats !
Veillez sur vos Sujets dans le rang le plus bas :
Tel qui, sous l'Oppresseur, loin de vos yeux, expire,
Peut-être quelque jour eût sauvé votre Empire.
Malheureux, fiez-vous aux fureurs d'Édouard :
Les offres de Valois arriveront trop tard.

## SCENE V.

ALIÉNOR, LES SIX BOURGEOIS, UN OFFICIER ANGLAIS, GARDES.

L'OFFICIER.

MADAME, éloignez-vous. Toujours plus implacable,
Édouard a ſigné cet Arrêt exécrable.
Si vous ne vous hâtez de fuir ces triſtes lieux,
On va ſur l'échaffaud les conduire à vos yeux.

ALIÉNOR, *à ſa Suivante.*

Fuyons.... Soutenez-moi. La force m'abandonne.
L'appareil de leur mort me ſuit & m'environne.
(*A Saint-Pierre.*)
Mon Père, pardonnez, je tombe dans vos bras:
Recevez ce doux nom que je vous dois: hélas!
Vous m'avez inſpiré la Vertu....

SAINT-PIERRE.

Le courage.

ALIÉNOR.

Ah! ce fatal moment n'en permet point l'uſage.

Pleurer ceux qu'on admire eſt-ce les offenſer ?....
Que n'ai-je ſur Harcourt de tels pleurs à verſer ? ..
Quoi! le fer va frapper le Fils auprès du Père,
Sur les corps expirans de leur Famille entière !
L'horreur glace mes ſens & m'étouffe la voix.

SAINT-PIERRE, *un peu attendri.*

Adieu, Madame.

ALIÉNOR.

Adieu, pour la derniere fois.

( *Elle ſort.* )

---

## SCENE VI.

### SAINT-PIERRE, LES SIX BOURGEOIS, L'OFFICIER, GARDES.

SAINT-PIERRE.

FAUT-IL vous ſuivre ?

L'OFFICIER.

Hélas ! j'attends l'ordre terrible.

SAINT-PIERRE.

Anglais, vous pleurez tous.

L'OFFICIER.

Ton courage invincible

Semble épuiſer le mien... Quel ſurcroît de douleurs,
Quand la Vertu ſourit à ſes bourreaux en pleurs !

SAINT-PIERRE, *embraſſant les Bourgeois.*

On vient. Embraſſons-nous... Je marche à votre tête.
Martyrs de la Patrie, allons, la palme eſt prête.

(*Il va pour ſortir.*)

Mais.... que nous veut Harcourt?

---

## SCENE VII.

SAINT-PIERRE, AURELE, LES SIX BOURGEOIS, HARCOURT, L'OFFICIER, GARDES.

HARCOURT, *à l'Officier & aux Gardes.*

SORTEZ, braves Guerriers;
J'ai des ordres ſecrets pour voir ces Priſonniers.

[*L'Officier & les Gardes ſortent.*]

[*Aux Bourgeois.*]

Français.... Ah! de ce Nom ne pourrai-je être digne?

(*A Saint-Pierre ſeul.*)

Je vois qu'à mon aſpect votre vertu s'indigne;

Oui, j'ai perdu mon Frère, & vous, & mon Pays ;
Cette main fume encor du ſang de votre Fils :
Mais je viens adoucir le ſort qui vous menace,
De ce jeune Guerrier j'apporte ici la grace.

SAINT-PIERRE, *avec joie,*

Ciel !

HARCOURT.

Il ſerait affreux que du commun malheur
Une ſeule Famille épuiſât la rigueur....

SAINT-PIERRE.

Quoi !... quelqu'autre pour lui s'offre-t-il au ſupplice ?

HARCOURT.

[ *Vivement, comme une choſe qui lui échappe,* ]
Sans doute, un autre y court avec plus de juſtice.
( *A Aurèle, en ſe reprenant.* )
Partez, l'échange eſt fait, marchez au Camp Français :
Il n'eſt pas loin du nôtre, & vos guides ſont prêts.
Allez, & renonçant à des Vertus ſtériles,
Plus que votre trépas rendez vos jours utiles ;
Vous pourrez, dans une heure, aſſurer à mon Roi
Qu'Harcourt ne mourra pas ſans lui prouver ſa foi.

AURELE.

Mon Père.... Non, Seigneur. Qui ? moi, que j'abandonne....

HARCOURT.

C'eſt au nom d'Édouard qu'ici je vous l'ordonne.
Partez.

AURELE, *avec fureur.*

Quel eſt celui dont l'injuſte Vertu,
S'offrant pour me ſauver....

SAINT-PIERRE.

Eh ! le méconnais-tu ?...
C'eſt Harcourt.

HARCOURT, *troublé.*

Moi !

SAINT-PIERRE.

Vous-même. Oui, je lis dans votre âme;
J'y ſurprends un projet que j'admire & je blâme :
Vous juriez ce matin de nous ſuivre au trépas ;
Vous trompez Édouard, vous ne m'abuſez pas.

HARCOURT.

Eh bien ! s'il était vrai, ce projet équitable,
Qui, ſauvant l'innocent, devouerait le coupable ?...

AURELE.

Quoi ! je conſentirais ? ...

SAINT-PIERRE.

Vous oſeriez penſer ?...

HARCOURT, *impétueusement.*

Il doit y consentir, vous l'y devez forcer.
Je conçois vos refus, j'entreprends de les vaincre:
C'est peu de vous toucher, j'aspire à vous convaincre;
Le tems presse. Écoutez. Ce n'est point vous, hélas!
Intrépide Vieillard, que j'arrache au trépas:
L'Honneur peut murmurer que ce grand sacrifice
Soit votre digne ouvrage, & sans vous s'accomplisse,
Je le sais. Mais ce Fils, qu'au milieu des tourmens
Un zèle aveugle immole à la fleur de ses ans;
Lui que dans votre cœur reclame la Nature;
Lui, ce Héros naissant, dont la grandeur future
Aux vœux de nos Guerriers s'annonce avec éclat,
Vous devez ses Vertus aux besoins de l'Etat.
Choisissez entre nous comme choisit la France.
Croyez-vous qu'un moment sa Justice balance,
Qu'elle souffre qu'un sang si cher à son amour
Par mes crimes deux fois soit versé dans un jour?
Mourant sans votre Fils, votre gloire est la même:
Et si vous m'admettez à cet honneur suprême:
Quels que soient mes forfaits, je les répare tous;
C'est un laurier de plus pour la France & pour vous.
Songez surtout, songez qu'à ce jeune courage
Des fruits de votre mort vous devez l'héritage:
Avec combien d'ardeur on verra nos Français
Suivre aux combats le Fils du Héros de Calais

Pour ſes heureux talens quelle vaſte carrière !
Ah ! voyez-le venger ſa Famille & ſon Père ;
Voyez-le s'ennoblir au milieu des lauriers,
Monter ſur votre tombe au rang des Chevaliers,
Et fonder de Héros une Race nouvelle,
Digne dans tous les tems d'une ſource ſi belle,
Se vouant d'âge en âge à la gloire des Lys ;
Et que vous immoliez dans ce vertueux Fils.....
Eh bien ! ce tendre eſpoir vous arrache des larmes...

( *Avec tranſport à Aurèle, en lui préſentant ſon épée.* )

Pars, accepte ce fer, rends l'honneur à mes armes.

AURELE.

Moi, tromper Edouard, fuir & me parjurer,
De mon Père expirant oſer me ſéparer ;
Moi, qui m'étais flatté qu'une pitié ſoudaine,
Voyant tomber ma tête, épargnerait la ſienne !

HARCOURT.

Tu redoubles ſes maux en y joignant les tiens.

AURELE.

Je ſoulage mes maux en partageant les ſiens.

HARCOURT.

L'eſpoir de le venger....

AURELE.

L'horreur de lui ſurvivre....

HARCOURT.

HARCOURT.

Te défend de mourir.

AURELE.

Me contraint de le ſuivre.

HARCOURT.

Malheureux, mais nos jours ſont le bien de l'Etat.

AURELE.

Vivez donc en Héros, moi je meurs en Soldat.
Les beſoins de l'Etat demandent un Grand Homme:
La France vous regarde & la Gloire vous nomme.

SAINT-PIERRE.

(*A Harcourt.*)

Mon fils, mon digne fils... Calmez ces vains tranſports,
L'aveugle déſeſpoir égare vos remords,
Seigneur. Eh! ſe peut-il que votre âme ſéduite
Penſe qu'envers mon Roi votre mort vous acquitte?
Vous, devenu coupable envers l'Etat & lui,
Pour les avoir privés de leur plus ferme appui,
Vous vous perdez encore, inutile victime:
Ah! loin de réparer, c'eſt conſommer le crime.
Allez ſauver la France, & d'une heureuſe main
Retirer tous les traits dont vous perciez ſon ſein:
Que je rende, en mourant, à cette auguſte Mère,
Le plus grand de ſes Fils.... & le plus néceſſaire.
De nos jeunes Français l'imprudente chaleur
Des Vertus du Guerrier n'a plus que la valeur:
Vous ſeul, creuſant encor l'art profond de la Guerre,
Vous reglez d'un coup d'œil les deſtins de la Terre:

Par une longue étude & d'assidus travaux,
Vos talens ont surpris les secrets des Héros :
Ramenez dans nos Camps cette noble science,
L'âme du vrai Courage & l'œil de la Prudence ;
Cet art, qu'apprit de vous notre injuste Vainqueur.
Allez, que mon Pays vous doive son bonheur.
Je vous mets dans les bras de la France affligée ;
Expirez digne d'elle, après l'avoir vengée.

HARCOURT.

Ah ! peut-elle jamais me confier son sort ?

---

## SCENE VIII.

*Les Acteurs précédens*, L'OFFICIER, GARDES.

L'OFFICIER, *à Harcourt.*

SEIGNEUR, l'ordre est venu... je les mène à la mort.

HARCOURT, *à Saint-Pierre & à son fils.*

Vous triomphez, cruels ! votre affreuse constance
Me ravit, sans retour, ma derniere espérance....
Mais, avant votre mort, venez voir mon trépas.

*(Il sort furieux.)*

SAINT-PIERRE.

*(A son fils.)*

Vivez pour votre Roi,.. Viens mourir dans mes bras.

*Fin du quatrième Acte.*



# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

### ÉDOUARD, MAUNI.

ÉDOUARD.

J'Ai pesé vos raisons, j'en conçois l'importance:
Souvent la Politique invite à la Clémence.
J'excuse, dans Harcourt, une aveugle chaleur,
Premier emportement de l'extrême douleur :
Sans vous, par son orgueil, ma colère allumée,
L'eût dépouillé du rang de Chef de mon Armée.
Le Peuple de Calais, dans mon Camp retenu,
Peut-être par mes soins va m'être ici rendu.
Je ne puis trop tenter pour fléchir sa constance,
Et je sens qu'il y va du Thrône de la France :
Ces superbes Vaincus échappés à mes Loix,
Iraient partout apprendre à rejetter mes droits.

Sur ce Maire employons mon heureuſe induſtrie:
Je cònnais le Vulgaire; il chérit peu ſa vie,
Lorſqu'en un ſort obſcur il la voit conſumer:
Mais s'il peut être Grand, il commence à l'aimer.
Je ſais ſes préjugés & l'art de les détruire;
Tel brave les tourmens, qu'un bienfait peut ſéduire;
Et les Rois ont toujours un charme impérieux
Sur ces derniers Humains nés & nourris loin d'eux.
Ce Maire a vu de près l'appareil du ſupplice:
Qu'il vienne en ce moment.

MAUNI.

Je doute qu'il fléchiſſe.
O mon Roi! ſi ſon cœur réſiſte à vos efforts,
Vous êtes grand, mais fier: redoutez vos tranſports.

(*Il ſort.*)

---

## SCENE II.

### ÉDOUARD, SAINT-PIERRE.

ÉDOUARD, *aſſis.*

VIens, ſuperbe Ennemi, qui prends pour l'Héroïſme
Le courage inſenſé d'un ardent Fanatiſme;
Un Monarque indulgent qui chérit les Vertus,
Daigne, dans tes pareils, en reſpecter l'abus.

Ma bonté, qu'indigna ton audace obſtinée,
Veut à ton choix enfin laiſſer ta deſtinée :
Et plaignant une erreur que tu peux abjurer,
Au lieu de te punir, conſent de t'éclairer.
Ouvre les yeux. J'ai fait recueillir dans mes Tentes
De tes Concitoyens les troupes défaillantes :
Victimes de la Faim & d'un farouche Orgueil,
Ils tombaient, les chemins devenaient leur cercueil :
Pour aller juſqu'au Roi que leur cœur me préfère,
Il faut que ma bonté ſoutienne leur misère.
Déjà ces malheureux, par mes ordres nourris,
D'un bienfait imprévu paraiſſent attendris :
Tu pourrais, achevant leur conquête facile,
Les ramener d'un mot dans le ſein de leur Ville ;
Tes jours ſont à ce prix. Ton grand cœur plaît au mien,
Et mon Fils ſe promet d'être l'ami du tien.
Cède au Tems, au Vainqueur, que ſeul tu dois connaître,
Laiſſe au ſort des Traités à fixer ton vrai Maître ;
Voilà tous les devoirs où tu dois t'arrêter.
Crois-tu que ton ſupplice engage à t'imiter ?
Quels Grands, ſur l'échaffaud, te prendront pour modèle ?
Va, les ſeuls Rois heureux ont une Cour fidèle :
Et ſi je règne enfin, tu n'es dans l'avenir
Qu'un Criminel obſcur que la Loi fit punir.

SAINT-PIERRE.

Seigneur, j'ai desiré, pour prix de mon courage,
Le bien de mon Pays, sa gloire, & son suffrage.
Si la France succombe enfin sous vos exploits,
Il m'est doux que mon nom périsse avec ses Loix.
Vos armes cependant sont loin de les détruire;
Je le vois par les soins qu'on prend pour me séduire.
Oui, sur ma Nation, sur son génie ardent,
D'un éclat de Vertu vous craignez l'ascendant:
Mais le coup est porté. Si jamais ma faiblesse
De mes premiers efforts démentait la noblesse;
Le sentier de l'Honneur, que mes pas ont tracé,
Par mon lâche retour ne peut être effacé:
Vos bontés, sur les cœurs, obtiennent quelque empire;
Mais le Français combat l'Ennemi qu'il admire;
Leur valeur va s'accroître encor par vos bienfaits,
Ils voudront, en Vainqueurs, ... les rendre à vos Sujets.

ÉDOUARD.

Mais comptes-tu pour rien la faveur légitime ...

SAINT-PIERRE.

J'aurais votre faveur, & perdrais votre estime.
Vous méprisiez d'Artois en le comblant d'honneurs,
Vous allez m'envier chargé de vos rigueurs.
Eh! comptez-vous pour rien la foi pure & sacrée,
Qu'à Valois... votre bouche & la mienne ont jurée?

Mon cœur la gardera jusqu'au dernier soupir ;
Je n'ai pas, comme vous, le droit de la trahir.
Dieu ! que la Politique avilit la Couronne,
Que la Probité simple honorerait le Thrône !
Valois de ses sermens ne sait point s'affranchir ;
Trompé par ses Rivaux, est ce à lui d'en rougir ?
Eh ! comment à mon Roi deviendrais-je infidèle,
Quand j'ai devant les yeux sa vertu pour modèle ?

ÉDOUARD, *se levant.*

Eh ! bien ! cours au Trépas, que tu sembles chercher ;
Ton insolent Orgueil te pourra coûter cher.
A la Rébellion tu joins encor l'outrage !
Mais je ferai pâlir ton superbe courage.
Que le coupable sang de ton Fils expiré
Repaisse, avant ta mort, ton œil dénaturé.
Toi seul es son bourreau ; ses derniers cris peut-être
Dans le fond de ton cœur me vengeront d'un Traître.

SAINT-PIERRE, *tremblant.*

O mon Fils ! quel moment pour ce cœur paternel !...
[ *Reprenant sa fermeté.* ]
Mais... tu souffrirais plus à me voir criminel.

ÉDOUARD.

Inhumain !

SAINT-PIERRE.

C'est trop perdre & menace & promesse ;
J'ai honte que pour moi tant de fierté s'abbaisse :

Je crois voir ſur nous deux les yeux de l'Univers ;
Les yeux de l'Avenir de toutes parts ouverts :
On regarde Édouard conſeillant l'infâmie,
Pour corrompre un Sujet épuiſant ſon génie :
Quel Mortel, de mon ſort, ne ſerait pas jaloux ?
Vous me forcez, Seigneur... d'être plus grand que Vous.

ÉDOUARD.

( *Mauni entre avec les Gardes.* )

Gardes... Qu'avec les ſiens on le traîne au ſupplice.

( *Les Gardes emmenent Saint-Pierre.* )

---

## SCENE III.

### ÉDOUARD, ALIÉNOR, MAUNI, UN HÉRAULT D'ARMES, GARDES.

ALIÉNOR, *à Mauni, voyant qu'on emmène Saint-Pierre.*

AH ! Mauni, ſuſpendez ce fatal ſacrifice.
[*A Édouard.*] [*Mauni ſort.*]
Par votre ordre, Seigneur, je quittais ces remparts ;
Ce Hérault de Valois a frappé mes regards ;

Et ſa voix m'annonçant les plus heureux préſages,
Je reviens avec lui racheter nos Otages.
Nous ignorons du Roi le généreux deſſein ;
Lui-même, en cet écrit, l'a tracé de ſa main :
Mais on ſait ſeulement qu'une offre ineſpérée
De ſes Sujets proſcrits rend la grace aſſurée.

ÉDOUARD, *liſant la lettre.*

» Toi, qui t'oſant nommer le vrai Roi des Français ;
» Dans les flots de leur ſang fais chanceler leur Thrône ;
» Si tu veux épargner les Héros de Calais,
» Je t'offre les moyens d'acquérir ma Couronne.
» Viens ſeul, avec moi ſeul, par un noble combat,
» Finir tous les malheurs de nos Sujets fidèles :
» Notre intérêt n'eſt point l'intérêt de l'État ;
» En dignes Chevaliers terminons nos querelles.

[ *Avec tranſport.* ] [ *A ſes Gardes.* ]
Tous mes vœux ſont remplis. Qu'on briſe l'échaffaud ;
Que de riches préſens on charge ce Hérault :
Rendez lui ces captifs qu'à Valois j'abandonne,
Valois . . mérite enfin de diſputer mon Thrône.

[ *Au Hérault.* ]
Va, qu'il choiſiſſe l'heure & faſſe ouvrir le champ ;
Cours, je me rends moi-même aux bornes de ſon Camp.

ALIÉNOR, *au Hérault.*

Arrête. Il faut apprendre aux Français qui l'ignorent,
Cet excès de vertu du Maître qu'ils adorent.
Peuple, ton Souverain veut s'exposer pour toi;
[*en regardant Édouard.*]
Et l'on te blâme encor d'idolâtrer ton Roi!
Non, Seigneur; ce Cartel qu'en frémissant j'admire,
Non, il n'aura jamais l'aveu de notre Empire.
Mais . . . Melun dans ces lieux.

## SCENE IV.

ÉDOUARD, ALIÉNOR, MELUN, MAUNI, LE HÉRAULT D'ARMES, GARDES.

ALIÉNOR.

Ah! Comte, savez-vous
Pour quel dessein le Roi vient de nous tromper tous?

MELUN.

J'ai surpris, dévoilé, publié ce mystère;
Et j'accours, sur le cri de notre Armée entière,
Désavouer du Roi l'imprudente valeur,
Et rompre ce combat, vain projet d'un grand cœur.

Oui, Prince, c'eſt en vain qu'il ouvre la carrière,
Tous nos cœurs à Valois ſerviront de barrière.
Non pas que le ſuccès allarme nos eſprits.
Mais pour mon Roi vainqueur voyons-nous quelque prix ?
Quand il vient haſarder le Sceptre de la France,
Celui de l'Angleterre eſt-il dans la balance ?
Avez-vous conſulté votre Sénat jaloux ?
Ce combat inégal n'a de prix que pour vous.
Je ſais que pour Valois, le meilleur de nos Princes,
Notre ſang épargné vaut toutes vos Provinces ;
Mais, Seigneur, le répandre eſt notre premier bien,
Puiſqu'il en eſt avare, & prodigue du ſien.
D'ailleurs, Maître de tout, l'eſt-il de ſa perſonne ?
Peut-il à d'autres Rois tranſporter ſa Couronne,
Aux mains d'un Étranger l'expoſer aujourd'hui ?
La Loi qui fait le Prince eſt au-deſſus de lui.
Quand vous immoleriez Philippe & ſes Fils même ;
Vainement votre front attend ſon Diadême :
Tout le ſang des Capets coulât-il par vos coups,
Les derniers des Français ont des droits avant vous.
Je parle au nom des Grands, du Peuple & de l'Armée :
Mes devoirs ſont remplis.

[ *Il ſort avec le Hérault d'Armes.* ]

## SCENE V.

### ÉDOUARD, ALIÉNOR, MAUNI, GARDES.

ÉDOUARD, *furieux.*

O Colere enflammée ! . . .
L'accord de deux Rivaux n'eſt donc qu'un vain bonheur ! . . .
Ingrate Nation qu'a chéri mon erreur,
Je vais juſtifier l'horreur que je t'inſpire :
Qui ne peut te ſoumettre, oſera te détruire.
Si je ne puis règner dans les murs de Paris,
Tremble, je règnerai ſur leurs ſanglans débris.
C'eſt ici le dépôt de vengeance & de haine,
D'où j'enverrai la mort aux rives de la Seine :
Je ferai de la France un plus affreux deſert
Que celui qu'à mes yeux ces remparts ont offert :
On verra, ſous les coups d'un Vainqueur & d'un Maître,
Dans la flâme & le ſang vos Cités diſparaître :
Que de la Loire au Rhin, des Alpes aux deux Mers,
Des nuages de cendre obſcurciſſent les airs :

Qu'immolés à l'inſtant ce Maire & ſes complices,
D'un courroux immortel, conſacrent les prémices.

[*Il tombe dans un fauteuil, tout hors de lui.*]

MAUNI.

Seigneur...

ÉDOUARD.

Allez, vous dis-je?

ALIÉNOR.

O transports pleins d'horreurs!
Altière Ambition, voilà donc tes fureurs!
Tu fais de l'Homme un Tigre; & ta rage effrenée...

EDOUARD, *s'appercevant que Mauni ne part point.*

Avez-vous entendu la loi que j'ai donnée?
Qu'on les mène à la mort.

MAUNI, *ſans dureté.*

J'ai ſuivi vos drapeaux,
Pour guider vos ſoldats & non pas vos bourreaux:
Seigneur, je vous l'ai dit, & vous devez m'en croire,
Plus que votre faveur, je chéris votre gloire:
L'Anglais n'eſt point eſclave en vous devant ſa foi:
Vous m'avez confié la gloire de mon Roi,
C'eſt un dépôt ſacré dont j'aimais à répondre:
Si vous le retirez, j'en vais gémir à Londre.

EDOUARD, *toujours aſſis.*

[*A un Officier.*]

Téméraire, ſortez... Vous, allez m'obéir.

[*Mauni & l'Officier ſortent.*]

ALIÉNOR

Harcourt vous abandonne, & Mauni va vous fuir!

O Maire de Calais, sois sûr de ta vengeance ;
Ton Rival, de ta mort, va répondre à la France.

EDOUARD, *se levant.*

Comment ! ce vil Sujet, vous l'égalez à moi !

ALIÉNOR.

Un Sujet vertueux, s'immolant pour son Roi,
Vaut bien un Roi, Seigneur, cruel dans sa victoire,
Embrâsant l'Univers pour une ombre de gloire.
Vous, Vassal de la France & Sujet de Valois,
Du sang que vous versez, vous rendrez compte aux Loix :
Par vos rébellions, les champs de l'Aquitaine
Reviendront pour jamais sous la main Suzeraine :
Vos neveux, dépouillés de ce Fief paternel,
Maudiront l'artisan d'un désastre éternel :
Né pour être l'exemple & l'amour de la Terre,
Vous serez le fléau même de l'Angleterre ;
Et l'Humanité sainte, expirant dans les pleurs,
Viendra vous reprocher des Siècles de malheurs.

---

## SCENE VI.

EDOUARD, HARCOURT, ALIÉNOR, GARDES.

HARCOURT.

EDOUARD, j'ai rendu vos fureurs légitimes.
Mes soins, à l'échaffaud, arrachent vos victimes ;

Elles ſont maintenant près du camp de mon Roi.

EDOUARD.

Perfide, oſes-tu bien...

ALIÉNOR, *avec une joie tranquille.*

Il eſt digne de moi.

EDOUARD.

Quoi ! Ces Français ſi fiers, qui bravaient le ſupplice,
S'abbaiſſent, pour le fuir, au plus lâche artifice ?

HARCOURT.

Non. Je les ai trompés, ſans paraître à leurs yeux.
A peine le Hérault eſt entré dans ces lieux,
J'ai publié, Seigneur, qu'en vos mains apportée,
A l'inſtant leur rançon venait d'être acceptée :
J'ai ſuppoſé votre ordre & hâté leur départ,
Avant Melun lui-même ils quittaient ce rempart.
Votre armée, autour d'eux, chantant leur délivrance,
Confirmait leur erreur & ſervait ma prudence.
Entendez-vous ces cris ? Tous les cœurs ſont jaloux
De vanter les vertus que j'annonçais en vous.
Pour ces Infortunés je vous donne ma vie ;
Qui cauſa leur malheur, pour eux ſe ſacrifie ;
C'eſt le moindre devoir. Rempliſſez donc vos vœux;
Raſſemblez ſur moi ſeul leurs ſupplices affreux...

EDOUARD.

Tu les as mérités.

HARCOURT.

Ce n'eſt point quand mon zèle
Vient de vous épargner une honte éternelle ;

Mais lorſque, trahiſſant mon Prince & mon Pays,
J'ai porté la victoire à leurs fiers ennemis.

[*A Aliénor.*]

Ah ! j'en pleure de honte. Ah ! dites à mon Maître
Que je meurs ſon Sujet & digne enfin de l'être.
[*Avec tranſport.*]
J'abjure entre vos mains le ſerment déteſté
Qu'à ſon Rival heureux ma fureur a prêté...

EDOUARD.

Traître, qui m'as promis comme au Roi légitime...

ALIÉNOR.

Le parjure eſt vertu quand on promit le crime.

EDOUARD.

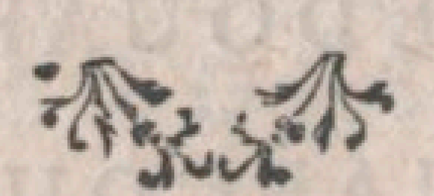
Votre amour fait ſon crime & ſa perte en ce jour.

ALIÉNOR.

Il s'immole à ſa gloire, & non à mon amour.
Mais l'Amour peut enfin reprendre ſa puiſſance;
Il ne fut point ſon guide, il eſt ſa récompenſe.
Cher Harcourt, je te rends & te prouve ma foi;
Je mourrai ton amante & mourrai près de toi.
Que vois-je ?

EDOUARD.

Ciel !



SCENE

## SCENE VII. & derniere.

EDOUARD, HARCOURT, ALIÉNOR; MAUNI, SAINT-PIERRE, AURELE, AMBLÉTUSE, LES TROIS AUTRES BOURGEOIS, GARDES.

HARCOURT, *à Saint-Pierre.*

C'Est vous !

SAINT-PIERRE, *à Harcourt.*

[*A Edouard.*] J'ai ſçu votre artifice :
Et vous voyez, Seigneur, ſi j'en ſuis le complice.
Nous marchions, regrettant un glorieux trépas;
Mais le brave Melun vient d'atteindre nos pas :
Son trouble à notre aſpect, ſa joie embaraſſée
De ſoupçons importuns ont rempli ma penſée.
J'ai preſſé ſa franchiſe : à notre fermeté
Sa candeur héroïque a dû la vérité.
O mon Roi ! quel amour ! quels exemples ſublimes !
Tu hazardais tes jours... Reprenez vos victimes,
Seigneur. Sur mon Pays quels que ſoient vos projets,
Vous connaiſſez enfin le Maître & les Sujets.

EDOUARD.

Je demeure interdit.

[*Il reſte appuyé ſur un fauteuil.*]

HARCOURT, *à Saint-Pierre.*

Ah ! la mort nous rassemble ;
Vous ne trahirez pas tous mes desirs ensemble.
[*A Aliénor.*] [*Prenant la main de Saint-Pierre.*]
Adieu... Marchons, Amis.
[*Ils font un pas en silence.*]

AURELE, *regardant Edouard & son Pere.*

Je cède à mon effroi.
Seigneur... [*Il se jette aux pieds d'Edouard.*]

SAINT-PIERRE, *se retournant.*

Mon fils, aux pieds d'un autre que son Roi !

AURELE, *à son Père.*

Oui, j'ose demander, ( c'est ma seule priere, )
[*A Edouard.*]
De mourir le premier ... loin des yeux de mon Père.
Seigneur, songez au vôtre...Ah! quand des fers brûlans
Étaient prêts de percer & d'embrâser ses flancs ;
Si tombant aux genoux de son Juge inflexible,
Vous eussiez vû ce Tigre, à vos pleurs insensible,
Le frapper, vous couvrir de son sang paternel...
Vous fûtes malheureux, & vous étes cruel !

SAINT-PIERRE, *relevant son Fils.*

Leve-toi, je rougis...

EDOUARD.

Où suis-je ? & quel murmure,
Quels cris attendrissans jette en moi la Nature !

ALIÉNOR.

Ah ! Seigneur, gardez-vous d'en étouffer la voix ;
Le Monde est trop heureux quand elle parle aux Rois.

EDOUARD.

Par tant de traits puissans mon ame est pénétrée!
Quel bandeau tombe enfin de ma vue égarée !
De combien de Héros je suis environné !
Par combien de vertus je me sens condamné !
Ma fière ambition m'allait conduire au crime.
Gloire, Idole des Rois, le Peuple est ta victime.
Ah ! je veux me punir. Je le veux. Je le dois....
O Ciel ! quel sacrifice il faut faire à Valois !...
Mais n'importe... Vivez, ô généreux courages...

AURELE.

Mon Pere !

EDOUARD.

De la Paix soyez les premiers gages ;
Allez. Si vos vertus ont aigri mon courroux,
D'un Roi que vous servez on peut être jaloux.
[*A Harcourt.*]
Toi, qui les as sauvés de ma fureur extrême,
Tu me rends à l'Honneur, je te rends à toi-même ;
Retourne vers ton Roi. Qu'il juge, par ce don,
Si de son Ennemi je veux garder le nom.
En vain, depuis trois ans, la Fortune l'accable,
Un Peuple si fidèle est un Peuple indomtable.
Lorsque sur les Français je prétendis règner,
Je cherchais leur amour que j'espérais gagner :
Mais il faudrait les vaincre en Tyran sanguinaire :
S'il n'est un don des cœurs, le sceptre peut-il plaire ?
Je renonce à leur Thrône,

MAUNI, *avec fermeté.*

Ah! je vous reconnais:
Voilà le noble orgueil d'un cœur vraiment Anglais.

EDOUARD, *prenant la main de Mauni.*

C'est par d'autres vertus qu'on va me reconnaître,
Je veux faire, aux Français, regretter un tel Maître.

SAINT-PIERRE.

Seigneur, par vos vertus, attendez des Français
Respect, estime, amour, ... & non de tels regrets.
Daignez, en ce moment, recevoir notre hommage.
L'honneur d'un beau trépas a flatté mon courage;
Mais je vais vous devoir le bien de mon Pays:
Ma vie est un présent qui m'est doux à ce prix.

ALIÉNOR.

Grand Prince, avec mon Roi, que de nœuds vous rassemblent!
Le Ciel fit pour s'aimer les cœurs qui se ressemblent.
Ah! de l'Humanité rétablissez les droits;
A l'Europe, tous deux, faites chérir ses loix;
Que, par vous, des Vertus cette Mère féconde,
Soit la Reine des Rois, & l'Oracle du Monde.



FIN.

# NOTES HISTORIQUES

## *Sur le Siége de Calais.*

*Je crois devoir commencer par le récit entier de l'évènement qui fait le sujet de la Tragédie qu'on vient de lire. On verra sans doute, avec plaisir, ce récit tel qu'il est dans Froissard, Auteur contemporain. La naïveté de son vieux langage porte l'empreinte de la vérité. J'en retrancherai seulement quelques circonstances inutiles, & j'y changerai quelques mots devenus inintelligibles pour le commun des Lecteurs.*

## Récit de Froissard.

Jean de Vienne, Gouverneur de la Ville, monta aux Créneaux & fit signe à ceux de dehors qu'il voulait parler à eux. Quand le Roi d'Angleterre ouït cette nouvelle, il y envoya Monseigneur Gaultier de Mauny & Messire Basset. Jean de Vienne leur dit : chers Seigneurs, vous êtes vaillans Chevaliers en fait d'armes, & savez que le Roi de France nous a céans envoyés, & commandé que nous gardassions cette Ville & Chastel. Nous en avons fait notre pouvoir : mais nous n'avons plus de quoi vivre. Il nous faudra tous mourir ou enrager de famine, si le Gentil Roi votre Seigneur n'a merci de nous. Laquelle chose lui veuillez prier, *& qu'il nous laisse aller tout ainsi que nous sommes, & veuille prendre la Ville & le Châtel, & tout l'avoir (toutes les richesses) qu'il y a dedans. Il en trouvera assez.* A ce répondit Messire de Mauny : Nous savons partie de l'intention de Monseigneur le Roi ; car il nous l'a dit. Sachez *que ce n'est mie son entente que vous vous puissiez aller ainsi ; ains son intention est que vous vous mettiez tous à sa pure volonté, pour*

*rançonner ceux qu'il lui plaira , ou pour faire mourir.* Monſeigneur Jean de Vienne dit : ce ſerait choſe trop dure pour nous : Nous ſommes céans un petit nombre de Chevaliers & Écuyers qui avons ſervi notre Souverain Sire , comme vous ſerviriez le vôtre en pareil cas : mais nous ſouffririons tout au monde plûtôt que nous conſentiſſions que le dernier de la Ville fût plus maltraité que nous. Nous eſpérons de la Gentilleſſe (de la générosité ) du Roi d'Angleterre , que ſon deſſein changera. Mauny ( ou Manny ) retourna vers le Roi , qui dit n'avoir volonté de faire autrement. Monſeigneur , lui dit Mauny , vous pourriez bien avoir tort : car vous donnez très-mauvais exemple. Si vous nous envoyez en aucune de vos Forteresſes , nous n'irons mie ſi volontiers ; ſi vous faiſiez ces gens mettre à mort ; ainſi ferait-on de nous en ſemblable cas. Ces paroles furent ſoutenues par tous les Barons qui étaient préſens. Eh ! bien , dit le Roi d'Angleterre , je ne veux mie être ſeul contre tous : vous direz au Capitaine de Calais que la plus grande grace qu'il pourra trouver en moi , c'eſt qu'ils partent de la Ville ſix des plus notables Bourgeois , les chefs nuds , les hars au col , & d'eux je ferai à ma volonté , & le rémanant prendrai à merci. Mauni retourna vers Jean de Vienne qui aſſembla les Bourgeois , & leur fit rapport des paroles d'Édouard. Lors ſe mirent à pleurer femmes & enfans : il n'eſt cœur ſi dur qui n'en eût pitié. Après ſe leva Euſtache de Saint-Pierre , *le plus riche Bourgeois de la Ville*, lequel dit devant tous. Seigneurs : grands & petits, grand méchef ſerait de laiſſer mourir un tel Peuple qui cy eſt par famine ou autrement , quand on y peut trouver quelque moyen. Et ſerait grande grace envers notre Seigneur qui de tel méchef le pourrait garder. J'ai en droit de moi ſi grande eſpérance ſi je meurs pour ce Peuple ſauver que je veuille être le premier. A peine eut-il parlé que chacun l'alla adorer de pitié. Auſſi-tôt ſe leva Jean d'Aire , très-honnête & très-riche Bourgeois ; après lui Jacques de Wiſſant qui dit qu'il tiendrait compagnie à ſes deux couſins; ainſi fit Pierre de Wiſſant ſon frère : & puis le cinquième & le ſixième.

On conduiſit ces ſix victimes hors des portes , & le Seigneur de Vienne dit à Mauni : je vous délivre par le conſentement du Peuple de cette Ville , ces ſix Bourgeois , & je vous jure *que ce ſont les plus honorables & notables du corps de Bourgeoiſie de la ville de Calais.* Veuillez prier pour eux le Roi

votre Seigneur, qu'ils ne meurent pas. Je ne ſai, dit Mauny, mais j'en ferai mon pouvoir. Mauny les préſenta au Roi, au milieu d'une foule de Barons & Chevaliers Anglais qui pleuraient de pitié. Édouard les regarda d'un œil courroucé ; car il haïſſait beaucoup le Peuple de Calais, & commanda *qu'on leur tranchât les têtes.*

Tous les Seigneurs ſuppliaient le Roi de leur faire grace, mais il n'y voulait entendre. Alors Mauny reprit la parole : Gentil Sire, lui dit-il, veuillez réfréner votre courage ; vous avez renommée de ſouveraine gentilleſſe & nobleſſe ; or ne veuillez faire choſe pourquoi elle ſoit amoindrie. Tous diraient que ce ſerait grande cruauté ſi vous étiez ſi dur que vous fiſſiez mourir ces honnêtes Bourgeois, qui de leur propre volonté ſe ſont offerts pour les autres ſauver. A quoi le Roi répondit : Mr. Gaultier, il n'en ſera autrement : Soit fait venir le Cope-tête. Ceux de Calais ont tant fait mourir de mes hommes qu'il convient eux mourir auſſi.

La Reine d'Angleterre, qui était enceinte, ſe mit à genoux en pleurant : Ah ! Gentil Sire, depuis que j'ai repaſſé la Mer en grand péril, je ne vous ai rien requis : or vous prie humblement en don que pour le Fils de Sainte Marie, & pour l'amour de moi, vous veuillez avoir de ces ſix hommes merci. Le Roi la regarda, ſe tut un moment & lui dit. Ah ! Madame, j'aimerais mieux que vous fuſſiez autre part que cy : mais vous me priez ſi acertes que je ne puis vous éconduire ; ſi vous les donne à votre plaiſir. Lors la Reine les emmena dans ſon appartement, leur fit ôter les cordes d'entour du cou, les fit revêtir, & dîner à leur aiſe : puis donna à chacun ſix nobles, ( ou écus d'or ) & les fit conduire hors du camp en ſûreté.

## *Réflexions ſur ce récit.*

On ne peut rien de plus ſimple, rien de mieux circonſtancié. Ces faits ſont encore atteſtés par les meilleurs Hiſtoriens Français & Anglais. Voyez Mézerai, Daniel, Villaret, Smolett ; & ſingulièrement Rapin Thoiras qui, de tous les Auteurs, eſt le plus partial en faveur d'Édouard. » Malgré l'interceſſion du Prince de Galles & de toute la Cour, le Roi ordonna, dit-il, de conduire au ſupplice les ſix Habitans de » Calais. Mais quelque réſolution qu'il eût priſe, il ne put voir

» à ses genoux une Épouse qu'il aimait tendrement, & à la» quelle il avait tant d'obligations ». Rapin Thoiras finit en assurant que cette action fit le plus grand honneur à la Reine d'Angleterre.

Il m'est revenu qu'un Étranger respectable par ses talens & par ses lumières, avait essayé de répandre des nuages sur la vérité de ce trait d'Histoire; & que ses doutes étaient fondés sur le silence de la plûpart des Écrivains Anglais. Mais le silence de quelques Auteurs est-il jamais une preuve contre le témoignage des autres, & surtout contre un récit aussi détaillé, fait par un Historien contemporain tel que Froissard ? Il avait quatorze ans lorsque la ville de Calais fut prise. Il ne commença son histoire que six ans après. Mais il fut à portée de voir, & il vit en effet Mauni, & le plus grand nombre des Seigneurs Anglais qui s'étaient trouvés à ce fameux Siége. Il était né en Hainaut, & il avait suivi en Angleterre la Reine Épouse d'Édouard, qui était fille du Comte de Hainaut. On pourrait même croire que Froissard rapporte, à peu de chose près, les termes dont se servirent le Roi, la Reine & Mauni ; puisque le Français était alors la langue commune de la Cour d'Édouard : ce ne fut que plusieurs années après que l'on cessa en Angleterre d'écrire les actes publics en langue Française. » J'ai mis, dit cet Auteur, grande di» ligence en mon tems, pour savoir. J'ai cherché maint Royau» me & maint Pays pour faire juste enquête de toutes les cho» ses qui sont contenues en cette histoire : j'en ai vu en mon » tems la meilleure partie. J'ai eu connaissance des Hauts Prin» ces & Seigneurs, tant en France qu'en Angleterre. . . . De» puis l'âge de vingt ans, j'ai travaillé trente-sept ans à cette » histoire . . . Or fus-je cinq ans de l'Hôtel du Roi & de la » Reine d'Angleterre. Cette bonne Reine fut dans mon jeune » tems ma Dame & ma Maitresse. . . Et pour certain mon » grand plaisir était d'enquérir, & aussi-tôt écrire comme j'a» vais fait les enquêtes.

J'ajouterai que, dans cette occasion particulière, le récit de Froissard est garanti par la Reine d'Angleterre même, qui reçut des mains de cet historien, & reçut avec approbation * le

* *Voyez la Préface de Froissard.*

livre où tous ces traits sont rapportés. Aurait-il jamais osé louer cette Princesse d'une action qu'elle n'aurait point faite ? Aurait-il, dans la Cour d'Édouard, auquel il était attaché, & dont il fait le Héros de son histoire, aurait-il osé dire à la Reine; le Roi votre Époux a été prêt de se deshonorer par une cruauté atroce; si cet évenement n'eût été public dans toute la France & dans toute l'Angleterre ? Ou cette réflexion est décisive, ou il n'y a rien de certain dans l'Histoire; & alors que sert de contester ?

On a prétendu encore diminuer la gloire de nos six Héros de Calais, en disant qu'ils devaienr bien se douter qu'Édouard leur ferait grace. Mais pourquoi s'en seraient-ils flattés ? Édouard qui se prétendait Roi de France avait, au commencement du Siége, menacé d'exterminer tous les Caléfiens comme des Rebelles; au moment de la Capitulation il venait d'exiger qu'ils se rendissent tous à discrétion, *pour rançonner une partie & faire mourir l'autre :* Enfin il se réduisait *par grande grace* à n'en faire périr que six. Sur quel fondement ces six Malheureux pouvaient-ils donc espérer une nouvelle clémence ? D'ailleurs il est prouvé que sans les pleurs de la Reine d'Angleterre, on leur tranchait la tête; & le succès des larmes de cette Princesse n'était pas une chose que l'on pût deviner, puisque l'on ignorait même si elle en répandrait.

Mais, dit-on, Édouard ne fit point pendre Charny qui, après la prise de Calais, corrompit le Gouverneur Anglais & fut pris en se présentant aux portes de la Ville. Réponse. Édouard se fit une partie de plaisir de surprendre cet Officier & le détachement de la Garnison de St. Omer qu'il commandait. Édouard vint exprès de Londres avec le Prince de Galles pour cette expédition qui ne méritait guères sa présence. Mais de ce que ce Monarque, dans un moment de gaieté & de plaisanterie, traita les Officiers Français avec toute la courtoisie d'un Chevalier, peut-on en conclure que six mois auparavant il n'ait pas été dans la colère la plus terrible contre les Bourgeois de Calais ? Au contraire il serait plus vraisemblable de dire qu'Édouard ne pardonna à Charny que par le souvenir de l'honneur que son épouse s'était fait en obtenant la grace d'Eustache de Saint-Pierre.

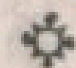
Enfin il est constant qu'en 1418, au Siége de Rouen, Henri V. à l'exemple d'Édouard, voulut qu'on lui livrât aussi quelques Bourgeois; & qu'il eut l'inhumanité de faire périr sous

ſes yeux, par la main des Bourreaux, Alain Blanchard, Maire de la Ville, homme d'un courage héroïque, fait pour mériter l'eſtime & le reſpect d'un Ennemi qui ſe reſpecte & s'eſtime lui-même. Je demande quelles raiſons Euſtache aurait eues pour attendre d'Édouard plus de générosité? Je crois encore que la Capitulation de Rouen, qui n'eſt qu'une répétition de celle de Calais relativement aux ſix Bourgeois, devient une nouvelle preuve de la vérité du récit de Froiſſard. Il eſt auſſi très-néceſſaire d'obſerver qu'Édouard III. & Henri V. ne traiterent jamais que le Peuple en rebelle. Les Chevaliers en furent toujours quittes pour des rançons : tant parce qu'on reſpectait les loix de la Chevalerie, que parce que la rançon était le bien propre de celui qui avait fait un priſonnier.



*Le ſecours qu'à grands pas le Roi même conduit.*

Philippe de Valois vint en effet avec une armée très-nombreuſe pour délivrer Calais. Mais le camp d'Édouard était inattaquable. On employa en vain toutes ſortes de voies pour l'en faire ſortir. On ſaccagea tous les pays voiſins, on brûla Caſſel. Les Flamands qui étaient joints aux Anglais, virent tranquillement ces incendies, & reſtèrent immobiles dans leurs retranchemens. Philippe attaqua une Tour avancée qui était du côté de la Mer & qui fut emportée ; mais on ne put pénétrer plus avant. Il eſt aiſé de voir qu'en préſentant ce choc comme une action générale, mon deſſein a été de rapprocher les principaux événemens de la bataille de Créci, tels que la bleſſure du Roi, la mort de Louis d'Harcourt, &c. &c. &c.



*Qui, nous environnant d'immenſes boulevards,*
*Forme un autre Calais autour de nos remparts.*

Tous les Hiſtoriens rapportent qu'Édouard fit conſtruire en bois entre les remparts de Calais, la riviere & la Mer, une nouvelle ville où l'Armée Anglaiſe paſſa l'hiver, & qui était mieux fortifiée que Calais même.

*Ce fut en l'outrageant qu'on le rendit coupable.*

Quoi qu'en disent la plûpart des Historiens Français, il n'est pas prouvé que Godefroi d'Harcourt fut réellement complice d'Olivier de Cliſſon, & des autres Seigneurs Bretons qui furent décapités pour avoir trahi Philippe de Valois. L'Abbé de Choisy semble annoncer le contraire. Smolett, d'après d'autres Historiens Anglais, prétend que la disgrace de ce Seigneur fut l'effet d'une querelle violente qu'il eut avec le Maréchal de Bricquebec, & dans laquelle il osa tirer l'épée en présence du Roi. La Roque, Historien de la Maison d'Harcourt, rapporte le sujet même de cette querelle ; l'amour y avait part. Godefroi voulait épouser la fille d'un Seigneur Du Moley, & il avait pour rival le fils du Maréchal de Bricquebec. Ne pouvant rappeller tous ces détails dans ma Tragédie, j'ai présenté la révolte d'Harcourt sous le point de vue le moins désavantageux : je l'ai fait paraître coupable comme le fut depuis un grand Prince beaucoup plus utile, mais presque auſſi funeste que lui à sa Patrie.

✣

*Et dont le seul Anglais effraye encor la Terre.*

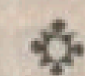
Presque tous les Auteurs s'accordent à fixer le premier usage du Canon au jour de la bataille de Créci. M. de Voltaire, dans son Histoire Universelle, détaille des doutes très-bien fondés sur cette époque prétendue de l'invention de l'Artillerie. Mais ce Poëte Philosophe eût, dans une Tragédie, suivi l'opinion commune qui lui aurait procuré des richeſſes de détails ; & j'ai usé, comme il l'eût fait, des droits de la Poësie.

✣

*La seconde Moiſſon vient de dorer nos plaines.*

Selon les Annales de Calais le Siége dura un an, ayant commencé le 30 Août 1346. & fini dans les derniers jours du même mois en 1347. Édouard pendant le cours du Siége reçut un renfort de 30000 hommes que lui amenèrent le Marquis de Juliers & le Comte de Namur ; un autre de 17000 Anglais victorieux, qui paſſerent la Mer à la suite de la Reine son épouse,

après avoir battu, sous les ordres de cette Héroïne, & fait prisonnier le Roi d'Écosse. Malgré toutes ces forces réunies, il ne put prendre la Ville que par famine ; & les malheureux habitans mangèrent pendant plusieurs jours *les chevaux, les chiens, & même jusqu'aux chats & aux souris.*



*Il veut qu'en abjurant notre Loi légitime.*

Rapin Thoiras assure en effet, ainsi que les autres Écrivains, qu'Édouard somma Jean de Vienne de lui rendre la Ville comme au véritable Roi de France. Ce Prince en avait pris le titre dans ses lettres particulières, & dans les Lettres Patentes données au Duc de Brabant, & cela dès l'année 1337, huit ans après avoir prêté solemnellement foi & hommage à Philippe de Valois. En 1340 il datta un rescrit adressé aux Habitans de St Omer, & le fameux Cartel envoyé à Philippe, *de la première année de notre règne en France & de la 14me. en Angleterre* Cela paraît assez mal calculé : car s'il était Roi de France, il l'était depuis la mort de Charles le Bel, c'est-à-dire depuis douze ans. On doit être encore très-étonné de voir Édouard traiter en égal le Roi Jean, son prisonnier, qu'il regardait comme un Usurpateur. Sa conduite, toujours contradictoire avec elle-même, prouve combien il comptait peu sur ses prétendus droits.



*Faisons-nous un bûcher de la Patrie en cendre.*

Je ne sais si cette proposition fut hazardée dans Calais. Il est certain qu'elle fut faite & même approuvée dans Orléans, lors de ce fameux Siége que firent lever le Comte de Dunois & l'intrépide Jeanne d'Arc. Mezerai rapporte qu'au Siége de Rouen, dont j'ai déjà parlé, les Habitans furent prêts de se jetter tous les armes à la main dans le Camp des Anglais, après avoir mis le feu dans tous les quartiers de la Ville. J'ai fait usage, dans mon second Acte, de cette résolution courageuse que le désespoir semblait autoriser.

✣

*S'il nous laiſſe partir, Guerriers, Femmes, Enfans;*

Je crois avoir ſaiſi une Vérité échapée aux Hiſtoriens. Ils n'ont pas réfléchi ſur ce qu'ils écrivaient, quand ils ont dit que ce fut Édouard qui chaſſa de Calais tous les Habitans. Il eſt bien peu vraiſemblable qu'un Prince qui ſe diſait Roi de France, ait commencé par ſe priver de ſes Sujets, en les renvoyant de la première ville qu'il ſoumettait. Ce n'était guère le moyen de gagner les cœurs. Mais les propres mots de la Capitulation, rapportés par Froiſſard, & par les autres Hiſtoriens, démontrent que ce furent les Habitans qui demandèrent à abandonner leur ville, pour ſe rendre auprès de leur véritable Maître. Qu'on ſe rappelle que le Gouverneur demanda à Mauni en termes exprès : *que le Gentil Roi votre Seigneur nous laiſſe aller tout ainſi que nous ſommes, & veuille prendre la Ville & le Chaſtel, & tout l'avoir qu'il y a dedans, il en trouvera aſſez.* A quoi Mauni répond : *ce n'eſt mie ſon entente que vous puiſſiez vous en aller ainſi.* Rien n'eſt plus clair. Et lorſque j'ai fondé la colère d'Édouard ſur cette propoſition ſi étrange, je me ſuis perſuadé que c'était plûtôt une vérité qu'une vraiſemblance. Les Annales de Calais vantent beaucoup une pareille réſolution priſe dans la même Ville en 1596, lorſque l'Archiduc Albert en fit le Siége. Mais il eſt évident que ce ne fut alors qu'une imitation du grand exemple donné 250 ans auparavant. En effet rien ne pouvait en 1596 exciter un enthouſiaſme ſi extraordinaire. Henri IV était affermi ſur le Thrône. L'Archiduc ne voulait pas forcer les Caléſiens à reconnaître un autre Roi de France ; il ne prétendait ſoumettre la Ville qu'à titre de conquête. D'ailleurs il eſt ſi vrai que l'Archiduc avait devant les yeux l'évènement de 1347, qu'il ſtipula expreſſément que le Gouverneur ſe retirerait dans la Citadelle avec ſa Garniſon ; *mais que les Habitans demeureraient dans la Ville en leurs maiſons, eux & enſemble toutes leurs familles.* Cette Capitulation portée aux Bourgeois par le Gouverneur fut univerſellement rejettée. Ils ſe retirerent tous dans la Citadelle. J'oſe le dire avec confiance, la combinaiſon de ces deux actions généreuſes prouve que la ſeconde ne fut dûe qu'au ſouvenir de la première.

✣

*Moi qui, malgré la voix de ſon Sénat auguſte;*
*L'ai ſeul precipité dans cette guerre injuſte.*

Le Parlement d'Angleterre n'aida que faiblement Édouard dans le commencement de cette guerre ; & ſans le ſecours des Flamands, & des Provinces Françaiſes ſoumiſes dès long-tems à ſa domination, jamais Édouard n'eût fait valoir ſes prétendus droits. Ce fut Robert d'Artois qui engagea le Monarque Anglais à entreprendre la guerre : mais ce fut Godefroi d'Harcourt qui le détermina à deſcendre en Normandie, où la Fortune commença à le favoriſer. Car juſqu'alors Édouard n'avait eu aucun ſuccès ni en Guienne, ni en Bretagne, ni même en Flandres où il avait été forcé de lever le ſiége de Cambrai & celui de Tournai.

✣

*L'Epouſe d'Edouard & l'altière Monfort,*

La Comteſſe de Montfort avait exécuté au Siége d'Hennebon le projet qu'Aliénor propoſe ici. Elle avait dans une ſortie embrâſé toutes les tentes des Aſſiégeans ; & à la faveur de ce déſordre, détruit une partie de leur armée. Voyez d'Argentré ſur cette Héroïne, qui réuniſſait la valeur d'un Soldat aux talens d'un Capitaine.

✣

*Vos débats généreux au Sort ſeront remis.*

Les Annales de Calais aſſûrent, d'après d'anciens Mémoires, que le cinquiéme & le ſixiéme Bourgeois furent tirés au Sort, parmi plus de cent qui s'offrirent en voyant la généroſité des quatre premiers. C'eſt peut-être ce grand nombre qui a empêché que les noms des deux derniers ne ſe ſoient conſervés comme ceux des autres.

✣

*C'eſt d'ici que Céſar triomphant des Morins.*

S'il n'eſt pas certain que Calais ſoit réellement le *Portus Itius*, d'où Céſar partit pour l'Angleterre ; il eſt preſque démontré que ce fut un des Ports où ſa Flotte s'aſſembla. Les

Morins descendaient des Cimbres ou anciens Saxons. Leur pays comprenait une grande partie de la Picardie, de l'Artois & de la Flandre. Terouanne était leur Capitale. Lorsque Charles-Quint eut détruit entièrement cette Ville, il fit élever dans la place où elle avait été une colonne avec cette Inscription qui conservait encore l'ancien nom des Habitans: DELETI MORINI.

✥

*L'éclat de son Empire, avec faste étalé,*
*Me montra tous les biens dont j'étais dépouillé.*

Ce fait est vrai, & la conséquence que j'en tire ne l'est peut-être pas moins. Édouard ne connut qu'au moment de son hommage, la grandeur du sacrifice qu'il croyait faire de ses droits sur la Couronne de France. Retourné en Angleterre, *il ne tarissait point sur le grand état & sur les honneurs qui étaient en France ; auxquels, disait-il, de faire ou d'entreprendre à faire nul autre pays ne s'accomparaige :* ( ne peut se comparer. ) On entend ce que signifient de telles expressions dans la bouche d'un Prince ambitieux. Elles annoncent l'amertume du regret & le feu du desir. Un mot peint l'ame des Rois.

✥

*Valois trop fortuné, &c.*

Philippe de Valois fut surnommé *le Fortuné*, titre que lui procura son avénement au Thrône, où il ne pouvait naturellement espérer de monter. Philippe le Bel avait laissé trois Fils, dont il n'était que le cousin germain. Au reste, il est très-simple qu'un Roi tel qu'Édouard préférât le Thrône de France à celui d'Angleterre. Je crois que bien des Rois diraient ce que je lui fais dire.

✥

*Ne souffrez pas, hors des Champs de la Gloire,*
*Que le sang des Français souille encor ma Victoire.*

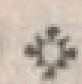
Godefroi d'Harcourt avait empêché la ruine entière de Caën, où Édouard ordonnait de mettre le feu. Je le peins ici tel qu'il fut dans cette autre circonstance.

*Ma mere est le Héros qui m'aprit à regner.*

Isabelle était certainement plus faite pour règner qu'Édouard II. Son fils peut parler d'elle avec éloge, puisqu'en effet il n'a jamais avoué publiquement qu'elle eût contribué à l'assassinat de son mari.

*Si je n'eusse vaincu dans les Champs de Créci.*

Harcourt, depuis la descente en Normandie, avait été fait Maréchal Général de l'Armée Anglaise ; La Roque dit même Connétable. Il remporta plusieurs Victoires avant celle de Créci. Dans cette mémorable journée il commandait la premiere ligne de l'Armée d'Édouard, avec le Prince de Galles âgé de quinze ans. ( Il était né en 1331. ) Cette première ligne gagna seule la bataille. Et le Roi d'Angleterre dit lui-même : *Je veux que l'Enfant gagne ses éperons, que la journée soit sienne, & que l'honneur lui en demeure, à lui, & à ceux à qui je l'ai baillé en garde.* On ne peut pas faire un aveu plus honorable au Comte d'Harcourt.



*L'Epouse d'Edouard, l'intrépide Isabelle.*

La plûpart des Historiens la nomment *Philippe*, quelques autres *Isabelle.* Peut-être portait-elle les deux noms. J'ai dû choisir le plus agréable, & éviter celui qui aurait pu faire quelque confusion avec le nom de Philippe de Valois. Elle était fille du Comte de Hainault, & niéce du Roi de France.

*Héros dans le combat, homme après la Victoire.*

J'ai regret que mon sujet ne m'ait pas permis de donner plus d'éloges au fameux Prince de Galles, connu sous le nom du Prince Noir, & beaucoup plus Grand-homme que son Père. Je n'ai pu donner une idée de sa magnanimité qu'en lui faisant sauver le Comte de Vienne, sans ordre d'Édouard, & au risque même de le mécontenter. Cette action est absolument dans son

son caractère, & sa vie offre plus d'un trait de cette nature. Lorsqu'il eut pris le vaillant Du Guesclin à la bataille de Navaret, Édouard lui recommanda de le faire garder avec soin. Mais le Prince de Galles le mit en liberté dès qu'on lui fit entendre qu'il serait soupçonné de craindre Du Guesclin, s'il le retenait prisonnier.

✣

*Toi qui, t'osant nommer le vrai Roi des Français.*

Ces cartels étaient fort de mode en ce tems-là. Edouard avait envoyé défier Philippe de Valois en 1340. Philippe le défia à son tour pendant le Siège de Calais. Le Roi Jean en fit de même en 1355. Toutes ces démarches furent sans effet. Elles étaient conseillées par le courage, & combattues par des raisons supérieures.

✣

*Seigneur, songez au vôtre... Ah ! quand des fers brûlans*
*Etaient prêts de percer & d'embráser ses flancs...*

On a accusé Edouard d'avoir été un Fils barbare. Il a, dit-on, déthrôné son Père ; il a ensuite relegué sa Mère dans une prison, où il l'a retenue pendant 28 ans, ne lui donnant que 500 livres sterlings de pension. Le premier de ces reproches est faux dans le fait : l'autre est injuste & mal fondé dans ses conséquences.

Dabord il n'est dit nulle part, & on ne peut pas même imaginer, qu'Edouard ait déthrôné son Père. Il n'avoit pas 13 ans quand sa Mère débarqua avec lui en Angleterre, & se mit à la tête de l'armée : il était né en Octobre 1313, & ce fut dans les premiers mois de l'année 1326 que la Reine déclara la guerre, non pas à son mari, mais à ses Mignons. Car le Manifeste était rempli, selon l'usage, des plus fortes assurances de respect pour le Roi. Or on ne déthrône pas son Père à 12 ans & demi ; & au contraire l'on croit facilement à cet âge une Mère qui dit : je suis bien éloignée d'en vouloir au thrône de mon Epoux. Quand la Reine fut maitresse de la personne du Roi, elle voulut profiter de tous les avantages que lui offrait un succès qu'elle n'avait peut-être pas espéré. Elle songea à le faire déposer. Il fallut convoquer un Parlement ; il fallut pour cette convocation négocier avec le Roi, qui seul avait droit de la

faire. Enfin il eut la faiblesse d'y consentir. Le Parlement assemblé par son ordre lui fit son procès, le déposa, & donna la Couronne à son Fils. M. de Voltaire rapporte dans son Histoire Universelle, laf o.me singulière de cette déposition.

Cette scene se passa en Janvier 1327. Le jeune Edouard avait alors 13 ans & 3 mois. Il touchait donc de bien près à l'enfance, s'il n'y était pas encore. Que fit-il cependant? On eut beau lui dire que son Père était un imbécile hors d'état de régner, qu'il fallait qu'il acceptât la Couronne dans ce moment, s'il voulait se l'assurer pour l'avenir : cet enfant de 13 ans refusa net; il fit un vœu solemnel (& les vœux étaient sacrés alors) de ne jamais accepter la Couronne du vivant de son Père, sans son consentement. Ce vœu, dit Rapin Thoiras, déconcerta les mesures du Parlement. En vain le Père & le Fils demandèrent la liberté de se voir. Jamais la Reine ne le voulut souffrir. On fit plus, dit Smolett, on menaça secrettement Edouard II, de mettre la Couronne sur la tête d'un Étranger, s'il ne voulait pas la résigner à son Fils; & ce fut sur le consentement fatal que ce Prince donna enfin lui-même à sa déposition, qu'Edouard III accepta la couronne. Aussitôt le Parlement lui nomma douze Tuteurs pour gouverner pendant sa minorité. Un des premiers était Henry de Lancastre, qui fut chargé en même tems de la garde du Roi déposé. Mais la Reine qui n'avait pas déthrôné son mari pour faire regner douze Seigneurs sous le nom de son fils, s'empara du Gouvernement: & son Amant Mortimer devenu premier Ministre, fut dès-lors l'arbitre souverain des affaires du Royaume. Il excita bientôt un mécontentement général; six mois n'étaient pas écoulés que déjà l'on parlait de tirer le Roi de prison; Henry de Lancastre paraissait y donner les mains; la Reine & Mortimer lui ôterent la garde du Roi, & la confierent aux deux scélérats Maltravers & Gournay qui remplirent bientôt les ordres qu'on leur avait donnés de se défaire d'un Prince qui pouvait être encore à craindre. Tout le monde sait la barbarie atroce avec laquelle on assassina Edouard II au mois de Septembre 1327. On cacha longtems sa mort. Deux ans après on fit croire qu'il vivait encore, & surl es démarches qu'un de ses frères hazarda pour le délivrer, Mortimer & la Reine firent condamner ce Prince comme rebe.le & coupable de haute trahison. Edouard III fut certainement le dernier à qui l'on apprit la fin tragique de son Père. On lui cacha même la mauière indigne dont on l'avait

traité dans ses différentes prisons. On craignoit, dit Smolett, les suites de cet attentat, si Edouard III en eût eû connaissance. Ce ne fut qu'en 1331, au retour du second voyage qu'il fit en France, pour remettre à Philippe de Valois l'acte de son hommage-lige, que le Parlement & toute la Nation, soulevés contre l'administration tyrannique de la Reine & de Mortimer, se plaignirent hautement au jeune Roi, & n'oublierent pas dans leurs griefs l'assassinat exècrable de son malheureux Père.

Voici maintenant de quelle manière Edouard le vengea. Il traita sa Mère en Fils & en Roi. Il exposa sa vie pour arrêter la Reine & son Amant, gardés par 180 Gentilshommes, au milieu desquels il osa paraître presque seul, & que la présence de leur Roi épouvanta. Mortimer fut écartelé. C'est par erreur qu'un Historien célèbre a dit que ce Ministre ne fut condamné que pour des concussions. Rymer, Smolett & Rapin Thoiras, qui font le détail de son procès, mettent à la tête des chefs d'accusation, l'assassinat d'Edouard II *commis par ses ordres exprès*. Si Edouard III ne fit point périr sa Mère, s'il ne l'accusa point d'être la complice du parricide Mortimer, s'il ne la fit point assister au supplice de ce barbare; on ne voit dans cette conduite que l'effet de la tendresse filiale & du respect qu'Edouard se devait à lui-même.

La Reine fut traitée honorablement & avec douceur dans son exil. *Elle avait*, dit Froissard, *Chambrières pour la servir, Dames pour lui tenir compagnie, Chevaliers d'honneur pour la garder, belle revenue pour la suffisamment gouverner selon son noble état; & le Roi son Fils la venait voir deux ou trois fois l'an.* Les 500 livres sterlings, valant environ 11000 livres de notre monnoye, & sur lesquelles on veut jetter du ridicule, ou n'étaient que pour les menues dépenses de la Reine, ou suffisaient alors pour l'entretien de sa maison, telle que Froissard la décrit. M. de Voltaire assure en effet que dans ce tems-là les Amiraux d'Angleterre n'avaient que six schellings par jour, & le Prince de Galles vingt. Les Rois d'Ecosse, défrayés par le Roi d'Angleterre, quand ils venaient à Londres, l'étaient sur le pied de trente schellings par jour. Cela s'accorde très-bien avec la pension de la Reine, plus forte que celle du Prince de Galles, plus faible que celle du Roi d'Ecosse. De plus gros revenus n'auraient pû servir à une Princesse si ambitieuse & si in-

trigante, que pour exciter de nouveaux troubles. C'est à quoi elle avait employé la pension de 60000 livres tournois qu'elle s'était fait adjuger pour l'entretien de son malheureux Epoux emprisonné, que l'on traitait cependant de la manière la plus indécente & la plus sordide ; tandis que la Reine jouissait pour son Douaire (du vivant de son Mari ) des deux tiers du revenu de la Couronne.

Edouard poursuivit les deux scélérats qui avaient été les instrumens de l'assassinat. Maltravers se retira au fond de l'Allemagne, où il ne put être découvert. Gournay se réfugia à Burgos ; Edouard le demanda au Roi de Castille qui le rendit ; & ce Monstre fut puni comme il le méritait. Edouard fit même une pension au Chambellan du Roi de Castille, qui avait donné ses soins pour le faire arrêter. Les Actes de Rymer en font foi. Que l'on juge à présent si ce Prince fut un mauvais fils ; si j'ai eu tort de le faire paraître attendri sur la mort d'un père qu'il vengea avec tant d'ardeur ? Cette mort nous fait frémir nous qui la lisons aujourd'hui ; combien devait-elle donc affecter un Fils ; & un Fils qui avait eu le malheur, dans son enfance, d'être, pour ainsi dire, le prête-nom des Tyrans de l'Auteur de ses jours ! Pour moi je me suis regardé comme très-heureux, ne pouvant, par la disposition de ma Tragédie, employer les larmes d'une Epouse pour toucher Edouard, d'avoir pû remplacer ce sentiment par le souvenir tendre & cruel de la mort de son Père. C'était toujours peindre la sensibilité de ce Prince en lui donnant un autre motif. C'était, pour me servir encore des termes de Corneille, conserver l'Histoire en la falsifiant.

✡

*Retourne vers ton Roi.*

Godefroi de Harcourt reçut des lettres d'abolition le 27 Décembre 1346. Il servit avec éclat jusqu'à la mort de son neveu décapité à Rouen par ordre & sous les yeux du Roi Jean. Cette aventure lui fit reprendre les armes contre son Maître. Il fut tué en 1356, près de sa Terre de Saint Sauveur, en Normandie, dans un combat où il fit des prodiges de valeur. Il avait fait un Testament par lequel il avait laissé tous ses biens au Roi d'Angleterre. Cet objet fit la matière d'un des Articles du Traité

de Brétigny. Edouard, du consentement du Roi Jean, donna cette succession à l'illustre Chandos. Voyez Froissard: & la Roque, Tom. 2. page 1688.

✣

*Je renonce à leur Thrône!*

Il n'y eut qu'une Trève entre les deux Rois après la prise de Calais. Cette Trève dura tout le Règne de Philippe. La guerre recommença sous le Roi Jean son Fils; & ce ne fut que par le Traité de Brétigny qu'Edouard renonça enfin à la Couronne de France.

C'est ici le moment de dire deux mots de la Loi Salique sur laquelle la plûpart des Historiens ont si mal raisonné. Il y en a très-peu qui aient seulement entendu l'état de la question qui divisait Philippe de Valois & Edouard.

Le vrai fondement de la Loi Salique est la raison que j'ai développée au troisième Acte: c'est la volonté de la Nation qui ne permet pas que son Sceptre passe aux mains d'un Etranger. Ce principe fut reconnu & établi de nouveau par l'Assemblée des Grands, & par les Etats Généraux qui décidèrent la question en faveur de Valois. Ce principe est enfin avoué par Rapin Thoiras lui-même.

Edouard reconnaissait la Loi Salique; & il fallait bien qu'il la reconnût, puisque Charles-le-Bel avait laissé une Fille qui, sans cette Loi, aurait également exclu de la Couronne Edouard & Valois. Voilà ce que n'ont pas dit des Historiens mal intentionnés ou mal instruits. Voilà ce qui fait avouer naïvement à Smolett qu'Edouard n'avait aucun droit au Thrône qu'il reclamait.

Mais Edouard soutenait que la Loi Salique n'excluait les Filles que par la raison de la faiblesse de leur sexe; & qu'ainsi les Mâles descendus des Filles n'étaient point dans le cas de l'exclusion. C'est à quoi l'on répondait avec avantage que la faiblesse du sexe n'avait jamais été le fondement de la Loi, puisque l'on avait presque toujours, pendant la minorité des Rois, remis le Gouvernement entre les mains des Reines leurs Mères. On prouvait, avec la même évidence, que l'objet de la Loi Salique avait été d'écarter de la Couronne tout Prince Etranger; puisque la Nation n'en avait jamais souffert un seul sur

Thrône depuis la fondation de la Monarchie : & ainsi la Loi Salique avait encore plus de force contre Edouard que contre sa mère. On sent bien que cette discussion n'était pas facile à mettre en vers ; mais elle était indispensable dans une Pièce dont les Héros sont, pour ainsi dire, les Martyrs de la Cause de Philippe de Valois, & par conséquent de la Loi Salique.

*Fin des Notes Historiques.*

---

## *APPROBATION.*

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, *le Siége de Calais, Tragédie*, & je crois que la lecture n'affaiblira point l'enthousiasme qu'elle a justement excité dans le Public. A Paris, ce 15 Mars 1765.

MARIN.

---

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : à nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : Salut ; notre amé Nicolas-Bonaventure DUCHESNE, Libraire à Paris, nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titres : *Oeuvres de Collardeau, de Du Belloy, De la Harpe, de Boissy, De Marivaux, de Piron & de l'Affichard* : S'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pen-

dant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes; faisons défenses à tous Imprimeurs & Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contrescel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits qui auront servi de Copies à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'Approbation aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun, dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Sécretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou

Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. Donné à Paris le vingt-sixieme jour du mois de Septembre, l'an de grace mil sept cent soixante-quatre; & de notre Regne le quarante-neuvieme. Par le Roi en son Conseil.

*Signé*, LE BEGUE.

*Registré sur le Registre XVI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 314. fol. 149. conformément au Reglement de 1723. A Paris ce 31 Août 1764.*

D'HOURI, Adjoint.

---

*Pièces du même Auteur.*

TITUS, Tragédie.
ZELMIRE, Tragédie.

On trouve chez le même Libraire un Assortiment général de tous les Théâtres & Pièces détachées, tant anciennes que nouvelles, avec leurs Divertissemens, & plusieurs Livres d'Assortimens, anciens & nouveaux, tant de Paris que des Pays étrangers.

Le même Libraire débite aussi un Opera Italien dont la Musique est de M. Cluck, intitulé : ORFEO ET EURIDICE, *in-fol.* prix . . . . . . . . 15 liv.
Et la Partition de l'YVROGNE CORRIGÉ, *in-fol.* 9 liv.

---

De l'Imprimerie de BALLARD, Imprimeur du Roi, rue des Noyers.

